



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



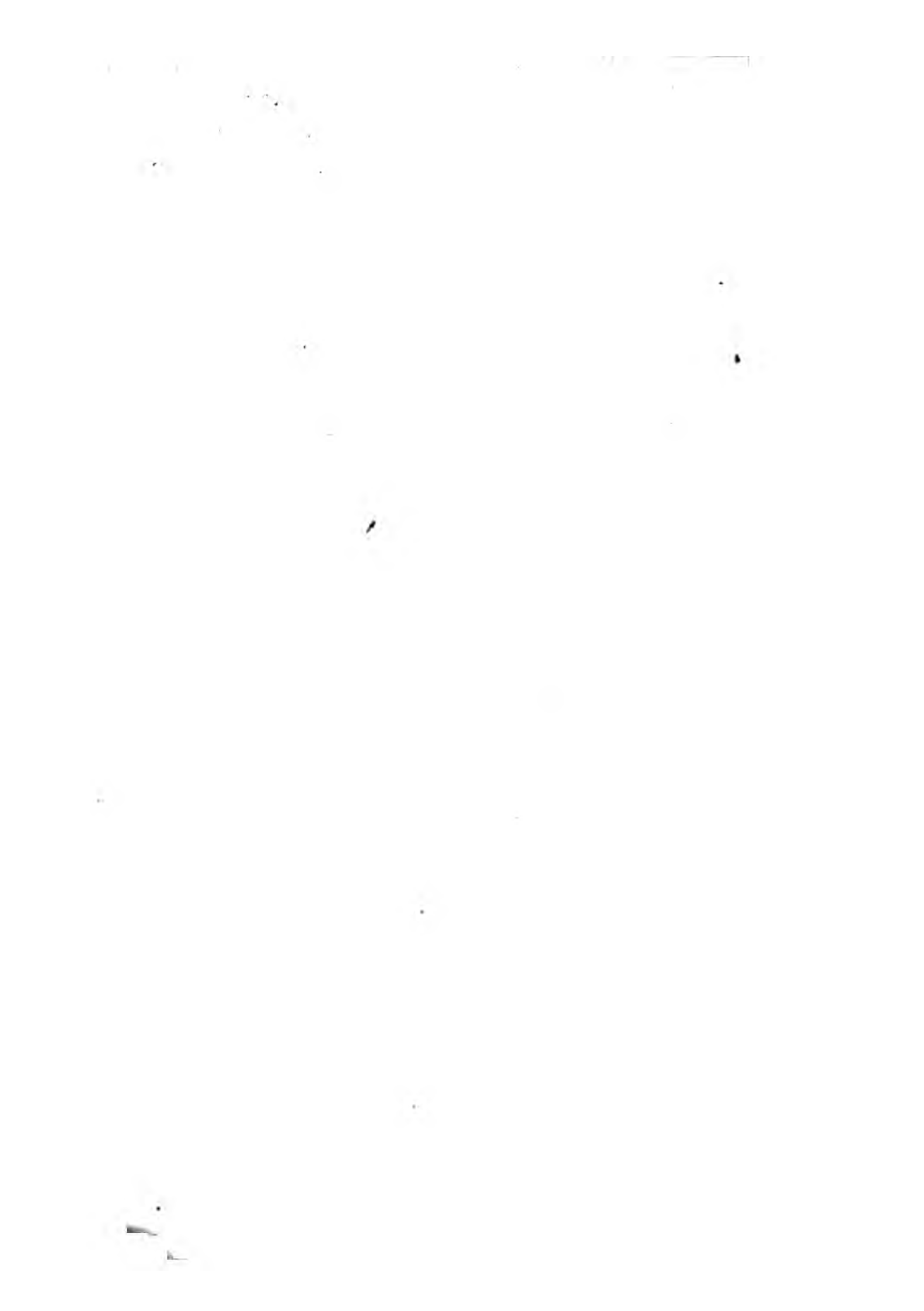
Coll.

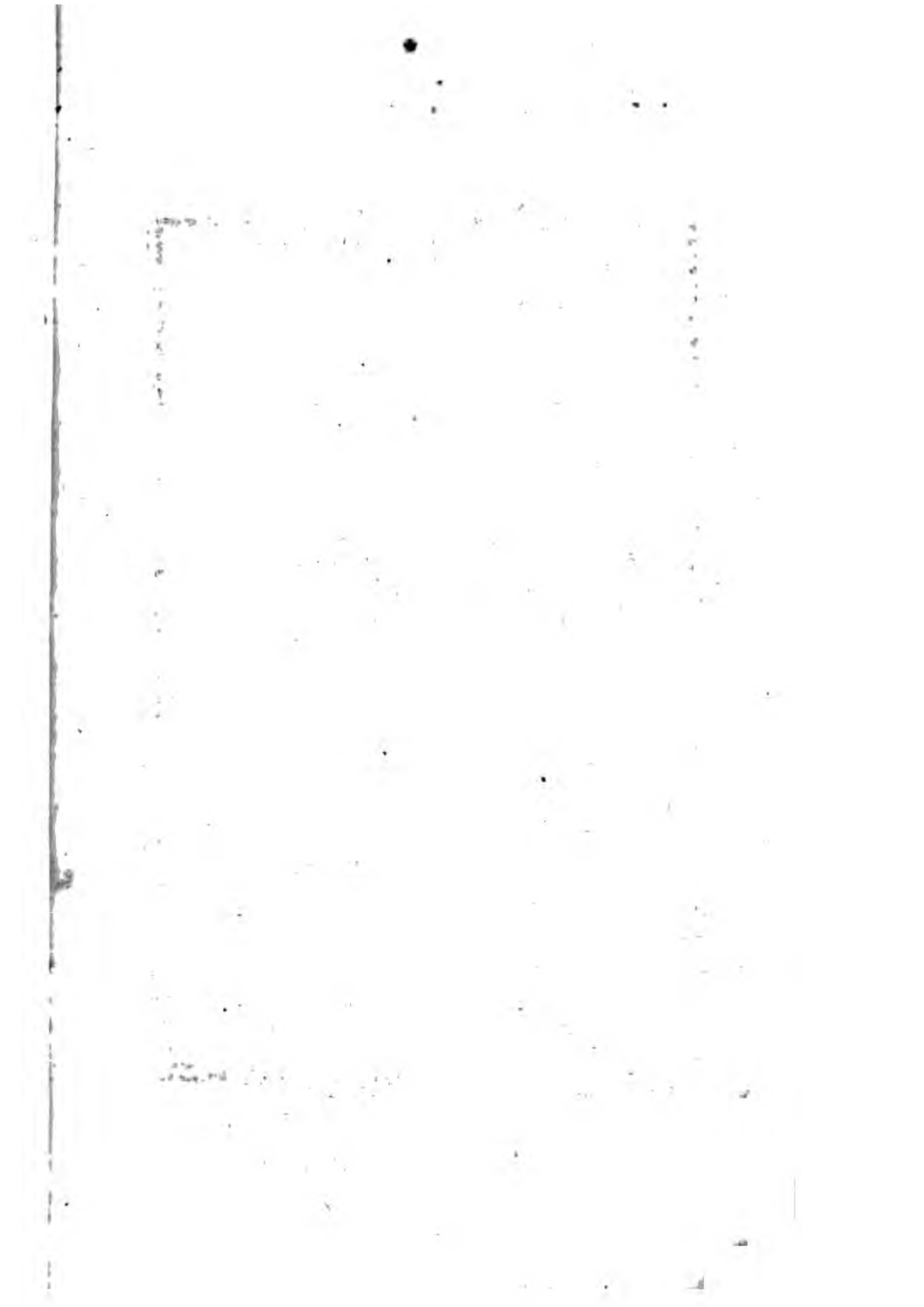
Oswald Weigel
Antiquariat & Art. u. s. Institut
Leipzig, Thomae-Str. 1.

UNS. 158 2.7



37484





Frontisp. Tome VII.



Dunkersf.

le bon et le Méchant homme. Conte

Œ U V R E S
BADINES ET MORALES

D E

Mr. Cazotte.

NOUVELLE ÉDITION
Corrigée & augmentée.

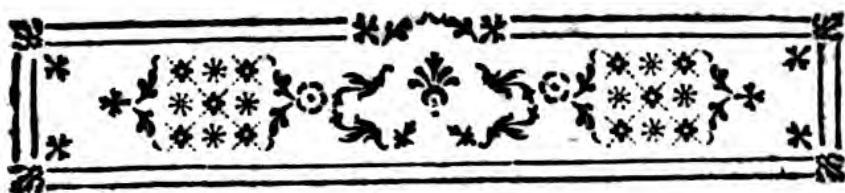
TOME SEPTIEME.



L O N D R E S.

1788.





LE FOU
DE BAGDAD,
OU
LES GÉANS.



CONTE ANTI-DILUVIEN.

LE Calife Harouon-Alharaschid aimoit passionnément les contes. Il ne paroiffoit pas donner dans tout ce qu'on lui difoit en ce genre ; mais il en croyoit affez pour mériter, même à cet égard, le titre de commandeur des croyans. Lui en est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? Au contraire : il s'est amufé

toute sa vie. Il a noblement récompensé les conteurs ; & , depuis , par reconnoissance , ceux-ci en ont tant conté à son avantage , que , si l'on pouvoit brûler l'histoire , ce souverain se verroit placé bien au-dessus de son contemporain, Charlemagne , dans la fable , quoique notre empereur ait à celle-ci quelque peu d'obligation.

Le Calife Harouon entend dire qu'on retient dans les prisons de Bagdad un fou qui prétend avoir vécu avant le déluge. Il le fait conduire à son palais. Approches-toi , Amram : tu es un singulier rêveur. Comment as-tu survécu à la catastrophe ? comment t'es-tu conservé depuis.

A M R A M.

Oh , Commandeur des fidèles ? je n'y étois pas quand il a tant plu. J'y avois été bien avant. Voici mon his-

BADINES ET MORALES. 7
toire. En ce temps-là, il y avoit des géans sur la terre.

LE CALIFE.

Arrête-toi, fou ? vas-tu te donner les airs de parler comme un livre ?

A M R A M.

Non, votre hauteffe, je n'en fais pas assez pour cela ; mais, enfin, il y avoit des géans.

LE CALIFE.

De quelle taille à peu-près ?

A M R A M.

Quelque vingtaine de pieds au-dessus de la mienne, gros & nourris à proportion. S'ils nous trouvoient sur leur chemin, ils pouvoient nous écraser sans nous voir.

LE CALIFE.

Le palais de ces gens-là devoit être d'une énorme structure.

Le dôme du ciel le couvroit. Leur peau étoit à l'abri des injures du temps; & si la pluie ou le soleil leur paroissent incommodes, un grand chêne leur servoit de parasol. Je les voyois un jour, autour d'un vallon, assis qui sur une colline, qui sur l'autre, un fleuve les séparoit; ils se versoit à boire d'un bord à l'autre.

L E C A L I F E.

Eh! que mangeoient-ils?

A M R A M.

Des rinocéros pris à la chasse, les bœufs & les moutons de nos bergeries.

L E C A L I F E.

Vous élevez donc du bétail?

A M R A M.

Oui; mais nous avons bien de la peine à nous en réserver un peu de lait.

BADINES ET MORALES. 9

LE CALIFE.

Quoi ! vous ne saviez pas vous faire votre part ?

A M R A M.

Que pouvions-nous disputer à ces dieux de la terre , qui pensoient que tout leur appartint ! & nous étions surveillés de leur part par quelques-uns des nôtres , chargés de cet office : ceux-là faisoient aussi mal nos affaires que celles de leurs maîtres , nous vexoient en leur nom , & s'engraissoient aux dépens de tous. Nous souffrions beaucoup plus de la part de ceux-ci que de celle de nos chefs.

LE CALIFE.

Et que n'en portiez-vous vos plaintes ?

A M R A M.

Nous étions trop écartés des oreilles qui pouvoient nous entendre ; & il ne se trouva pas un de ceux qui auroient

dû nous écouter , assez sage pour nous en rapprocher. Cela occasionna bien du désordre. Tout-à-coup l'espèce du bétail vint à manquer pour la nourriture , & les éléphants , que nous avions élevés pour la guerre & la chasse.

L E C A L I F E .

Et qu'étoient devenus les éléphants ?

A M R A M .

Les préposés pour les géans les prenoient pour voiturer leurs femmes avec les singes & les guenons de leur équipage ; ils s'en servoient pour leur propre commodité , pour leurs amusemens.

L E C A L I F E .

Et vos géans ne savoient pas les leur reprendre ?

A M R A M .

Cela passoit pour impossible. Je n'en fais pas la raison ; mais il falloit que cela le fût.

BADINES ET MORALES. II

LE CALIFE.

Vous avez parlé de guerre. Vos maîtres se la faisoient donc entr'eux ? & pour quel motif ?

A M R A M.

Pour s'entre-dérober une de nos Tribus.

LE CALIFE.

Vous armoit-on ? Vous faisoit-on battre les uns contre les autres ?

A M R A M.

On s'en feroit bien gardé. On se battoit pour nous ; comme on le feroit ici pour se rendre maître d'un troupeau de moutons & de chameaux.

LE CALIFE.

En ce cas-là vous n'en deviez pas beaucoup souffrir.

A M R A M.

Un peu de famine ; & , par fois , les éléphants nous fouloient aux pieds ;

mais nous avons une consolation ; nos tyrans s'entre-détruisoient , & nous avons souvent le petit soulagement d'en changer.

LE CALIFE.

Vous les haïssiez donc bien ?

A M R A M.

De tout notre cœur , & nous ne supportons notre état que dans l'espérance de les voir un jour tous détruits ; comme on fait que cela est arrivé ; & de mon temps cela s'acheminoit : ils étoient en moindre nombre , & commençoient à s'abâtardir.

LE CALIFE.

Et de quelle façon cela a-t-il pu se faire ?

A M R A M.

Par le goût qu'ils ont pris pour les femmes de notre taille.

BADINES ET MORALES. 13

LE CALIFE.

Ce que vous dites est monstrueux.

A M R A M.

Et tout aussi vrai , quoique moins proportionné que le reste de ce que j'ai dit. Peu-à-peu pour des certains motifs les espèces se sont rapprochées , mêlées , & tout alloit tellement en déclinant , de la grandeur vers la petitesse , que le déluge a bien pu trouver , à peu-près de la même taille , tout ce qu'il mit alors de niveau.

LE CALIFE.

Leurs femmes manquoient peut-être de beauté.

A M R A M.

Elles étoient monstrueusement belles , superbement parées. Quand elles avoient leur tas de plumes sur la tête , elles donnoient autant d'ombre qu'un cicomore de la grande espèce.

Tome VII.

B

Je ne saurois me faire l'idée d'une beauté de cette taille-là.

A M R A M.

Je ferai à votre hauteffe le portrait de la divine Hourouza , l'épouse de mon maître. Imaginez des yeux du bleu d'azur le plus parfait , bien plus larges que la paume de la main , animés d'une passion violente , ils eussent mis du métal en fusion ; mais leur éclat étoit tempéré par des paupières d'un beau brun clair , longues comme les bâtons de votre évantail. Ses cheveux d'une couleur tirant sur l'ébène descendoient sur ses épaules , en cent boucles flottantes , grosses comme le bras ; sa voix ressembloit à un de ces harmonieux coups de tonnerre , dont le son nourri se prolonge sans éclater. Quand elle marchoit , la terre tressailloit sous ses beaux pieds , & les cèdres

BADINES ET MORALES. 15
de la forêt s'ébranloient au point qu'on eût cru qu'ils alloient la suivre.

L E C A L I F E.

Mais vous la peignez avec une chaleur propre à persuader que vous la trouviez trop belle.

A M R A M.

Ce fut mon malheur ; oh , très-renommé Calife ! Hélas ! elle étoit aussi bonne que belle , & elle m'avoit pardonné ; mais elle fut la seule indulgente. Pour éteindre solidement ma passion , on me fit coudre dans un sac de peau , & on me jeta à la mer.

L E C A L I F E.

Et comment vous retrouvai - je ici , dans l'hôpital des fous ?

A M R A M.

Tout naturellement. On ignoroit que l'exécuteur de cette justice fût mon meilleur ami. Il étoit magicien.

B ij

Il me mit dans la bouche une pelotte de pâte , dont l'effet devoit être de m'endormir jusqu'à la fin des siècles , si personne ne jugeoit à propos de me reveiller. Il ferma hermétiquement le sac , & je roulerois encore avec les flots , depuis l'isthme de Suez vers les mers glacées , sans le secours d'un autre magicien qui s'avifa , il y a dix ans , de me retirer de mon sac , & de me tirer de mon rêve.

L E C A L I F E .

Pourriez-vous raconter ce rêve ?

A M R A M .

Il ne m'en reste pas la moindre idée.

L E C A L I F E .

Dans ce cas , en voilà assez pour aujourd'hui ; mon Tefftédar vous fera délivrer quelques pièces d'or , & j'aurai soin que vous ne manquiez de rien ; mais on vous reconduira d'où

BADINES ET MORALES. *ij*
vous venez, vous méritez bien de
rester parmi les fous.

A M R A M.

Que le ciel répande ses bénédictions
sur votre tête ! Oh ! le plus puissant,
le plus renommé des Califes ! partout,
hors auprès de votre personne sacrée,
il vous seroit impossible, dans toute
l'étendue de votre domination, de
m'y trouver une place parmi des sa-
ges. Je puis entretenir ceux avec les-
quels je vais vivre des charmes de la
divine Hourouza, & ce souvenir fera
le bonheur du reste de ma vie.





L E

PROCÈS DE VULCAIN.

C O N T E.

QUAND Vulcain eût pris au filet ,
Sa femme & le Dieu de la guerre ,
Pour la cour de celui qui lance le tonnerre ,
Ce fut un spectacle complet.
D'abord un peu de pruderie ,
De la part de Pallas , de celle de Junon ,
Pensa troubler la comédie ;
Bientôt une plaifanterie
Vint amener la chose au ton.
Momus , en qui malice toujours veille ,
Placé , comme l'est un boufon ,
Auprès du souverain , & , presque à son
oreille ,
Dit : “ Ces amans font mal chanceux ;
” Car , dans une telle occurrence ,
” En ayant pris autant d'avance ,

BADINES ET MORALES. 19

„ Il étoit naturel , je pense ,
„ Qu'on n'attendit pas le Boiteux. „
Jupiter , quoique sérieux ,
A ce mot , perdit contenance.
Et son rire , à l'instant , dérida tous les cieux.
Quelque passion qui l'agite ,
Sa cour s'en pénètre bien vite.
Le sentiment peut n'être pas profond ;
Mais , au-dehors , tout correspond ;
Dès qu'on eût ri , de son beau stratagème ,
Vulcain comprend le ridicule effet.
Mars , plus ingambe qu'un plumet ,
Se met en pied , va gagner la coulisse ,
Et la beauté , d'un air novice ,
Les yeux baissés , renouant son corset ,
Attire à soi son fils & son complice.
Les bras tendus , le regard careffant ,
L'enfant ailé dans la foule se glisse ,
Il vient , & , comme en se jouant ,
Il étale cette ceinture ,
Ce chef-d'œuvre de la nature ,
Le même , au fond , quoique toujours
changeant ,
Où le désir , l'espoir , tous deux se con-
fondant ,

Semblent offrir au même instant,
 Et sous une apparence pure,
 L'ensemble du bonheur & l'amour triom-
 phant,
 Sans que l'innocence en murmure.
 Ce prestige est bien imposant.
 A son aspect éblouissant,
 Les Déeses ont pris la fuite.
 Vénus, d'un air soumis, & comme en
 rougissant,
 Fait l'exposé de sa conduite.
 Les Juges sont rendus, sans qu'on les
 sollicite.
 On la voit plus qu'on ne l'entend;
 Des griefs de Vulcain quel fera le mérite ?
 En furieux, il accuse & défend ;
 Mais la rage, qui le dévore,
 Le défigure & l'enlaidit encore ;
 Nul des esprits n'est en suspens,
 Il perd sa cause avec dépens,
 Le bon avis pour les Vulcains du temps !



L E
BON ET LE MÉCHANT
H O M M E.

C O N T E.

S'IL ne falloit que beface & manteau,
Comme autrefois, pour être philosophe,
Soit mon épargne, ou soit quelque cadeau,
Peut-être bien m'eussent fourni l'étoffe;

Mais, dans ce siècle raffiné :

Tant pour l'habit & tant pour la doublure,

Tant encore pour la garniture,

On risque d'être ruiné,

Sans être sûr que l'on fera figure.

J'en vois à qui l'on rit au nez :

Qui, bien qu'ils soient plus que moi fortunés,

Sont traités de caricature.

Encor, par qui? par des gens du bel air.

Désespérant de rassembler la somme ,
Qu'ai-je inventé pour me tirer de pair ?
A peu de frais , je me suis fait bon homme ,
Ce caractère , en tout temps , m'a séduit :
En lui les mœurs , les façons , tout me duit.
Voilà mon goût ; si ce n'est pas le vôtre ,
J'en vais peindre un dans le tableau qui fuit ;
Allons , chacun , où l'humeur nous conduit.
Un bon homme passoit d'un pays dans un
autre ,
Nerveux , léger d'argent , ainsi que de butin :
Un rapide torrent a barré son chemin ;
Le passer en est le remède ;
Il y parviendra bien sans aide.
Un vieillard , qui paroît en tout nécessaireux ,
Vient l'aborder d'un air piteux.
Fassez-moi ce torrent , je suis dans l'indi-
gence ,
Menacé de mourir , faute de subsistance ;
J'implore votre charité.
Les secours que j'attends sont de l'autre
côté.
L'homme compatissant , s'il en fût dans les
Gaules ,
Lui présentant les deux épaules ;

BADINES ET MORALES. 23

L'autre , pour s'y placer , s'élançe , & d'un
seul bond ,

S'y cramponne à califourchon.

Quoiqu'en tout l'action lui paroisse un peu
vive ,

Le porteur du fardeau le passe à l'autre rive ,

Perfuadé que le rusé Narquois

Va le soulager de son poids ;

Mais celui-ci , dès-qu'on arrive ,

Des pieds , des mains , & s'attache & se
rive ,

A l'aide des ongles crochus ,

Dont ses membres étoient pourvus.

“ Que fais-tu là , monstre d'ingratitude ? ”

Dit l'offensé , veux-tu bien me quitter !

Le monstre lui répond , marche sans dis-
puter ;

Tu ne me connois pas : telle est mon habi-
tude.

Mal-aisément je puis trotter :

Par le premier venu je me fais transporter ;

Tant qu'il tient bon , je lui fais com-
pagnie ;

A-t-il foibli ? je l'enterre & l'oublie.

Quoi ! disoit l'autre , il me faudra mourir ! . . .

C'est ton destin ; & pour t'en garantir ,
Songe à marcher lestement. Oh, Mercure ?
Peut-on s'attendre à pareille aventure ?

Dit le blessé. Marche , sans discourir ,
Répond le cancre , ou bien , dans ma
furie ,

Je vais , de mes ongles de fer ,
De part en part cribler ta chair.

J'apperçois , dans cette prairie ,
Un arbre chargé de limons ,

Je veux en manger , s'ils sont bons. „
On vient à l'arbre ; on cueille , & le
monstre *gloutonne*.

Mais tous les fruits verts , il les donne ;
“ Prenons , dit-il , ici quelque repos :
Ventre à terre ; je veux ronfler dessus ton
dos. „

L'infortuné , qu'un pareil fardeau grève ,
Les yeux ouverts , fit un bien triste rêve.
De lassitude , enfin , il auroit sommeillé ,
Les éperons l'ont réveillé.

Il est debout : il faut qu'il s'évertue ,
Pour

Pour gravir sur un mont qui s'offroit à la
vue.

Le désespoir va le saisir ;
Il sent qu'il commence à foiblir :
Son cavalier le lui reproche.

“ Laissez-moi fouiller dans ma poche,
Dit-il, j'y porte un puissant élixir : „
Il le tire ; le cœur de roche
Saute sur la fiole, l'accroche,
Et la vuide d'un trait. Ici l'on voit finir
Les malheurs qu'on a plaints, une subite
ivresse

S'empare du buveur, & l'autre le renverse ;
Puis, de ses mains, empoignant un
caillou,

Dans la tête il lui fait un trou.

“ Dors, dors, dit-il, méchant, que le diable
„ te berce.

„ En t'éveillant, si tu te trouve mort,
„ Tâches de prouver que j'eûs tort. „

Ce conte nous vient de Médine.

Il est arabe : il en a bien la mine.

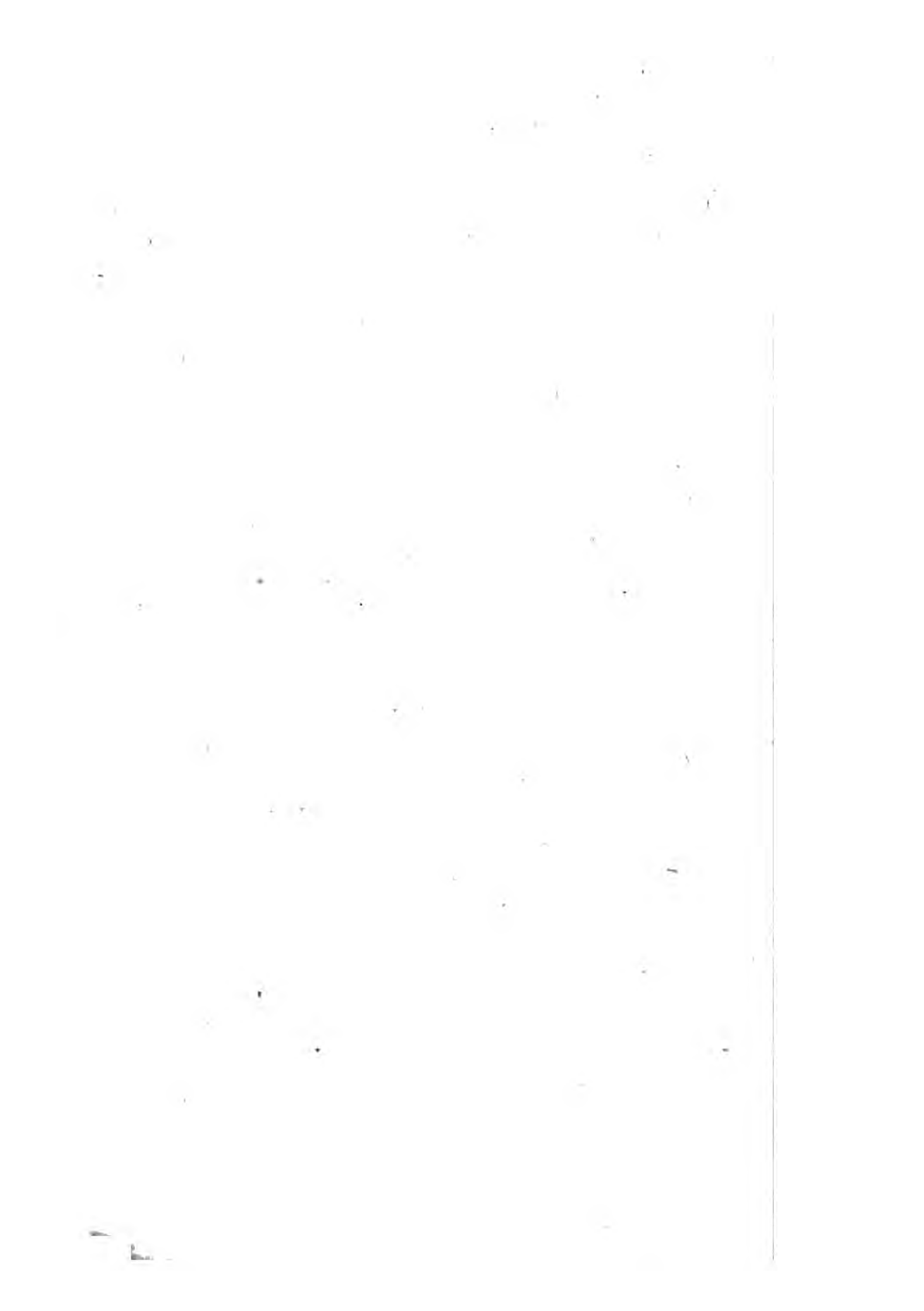
Je n'ai pas dit un mot de Mahomet,
Mais rien n'est changé dans le fait.

Chez nous , un trait aussi barbare ,
Doit être une chose bien rare ;
Si , toutefois , un drôle bien dispos
Venoit se camper sur mon dos ,
Que me conseilleroit en ce cas la prudence ?
Je ferois bien , je crois , de lui dire d'avance ;
Je consens volontiers à plier sous le faix ,
Si vous avez les ongles faits.



LA GUERRE
DE GENÈVE.

C ij



AVERTISSEMENT.

LORS de la nouveauté du Poëme de Voltaire, intitulé : La Guerre de Genève, les sociétés de Paris couroient après les Chants épars de ce petit ouvrage, dont on avoit le premier, sans le second; le troisième, sans le quatrième, selon qu'on avoit pu les dérober à l'Auteur, qui sans doute n'avoit pas voulu les rendre publics.

L'Auteur du petit ouvrage, donné sous le nom de Septième Chant de la Guerre de Genève, imagina de composer celui-ci, pour tromper, par une espèce de surprise, l'empressement du public. Il l'intitula, septième Chant, pour flatter l'espérance des

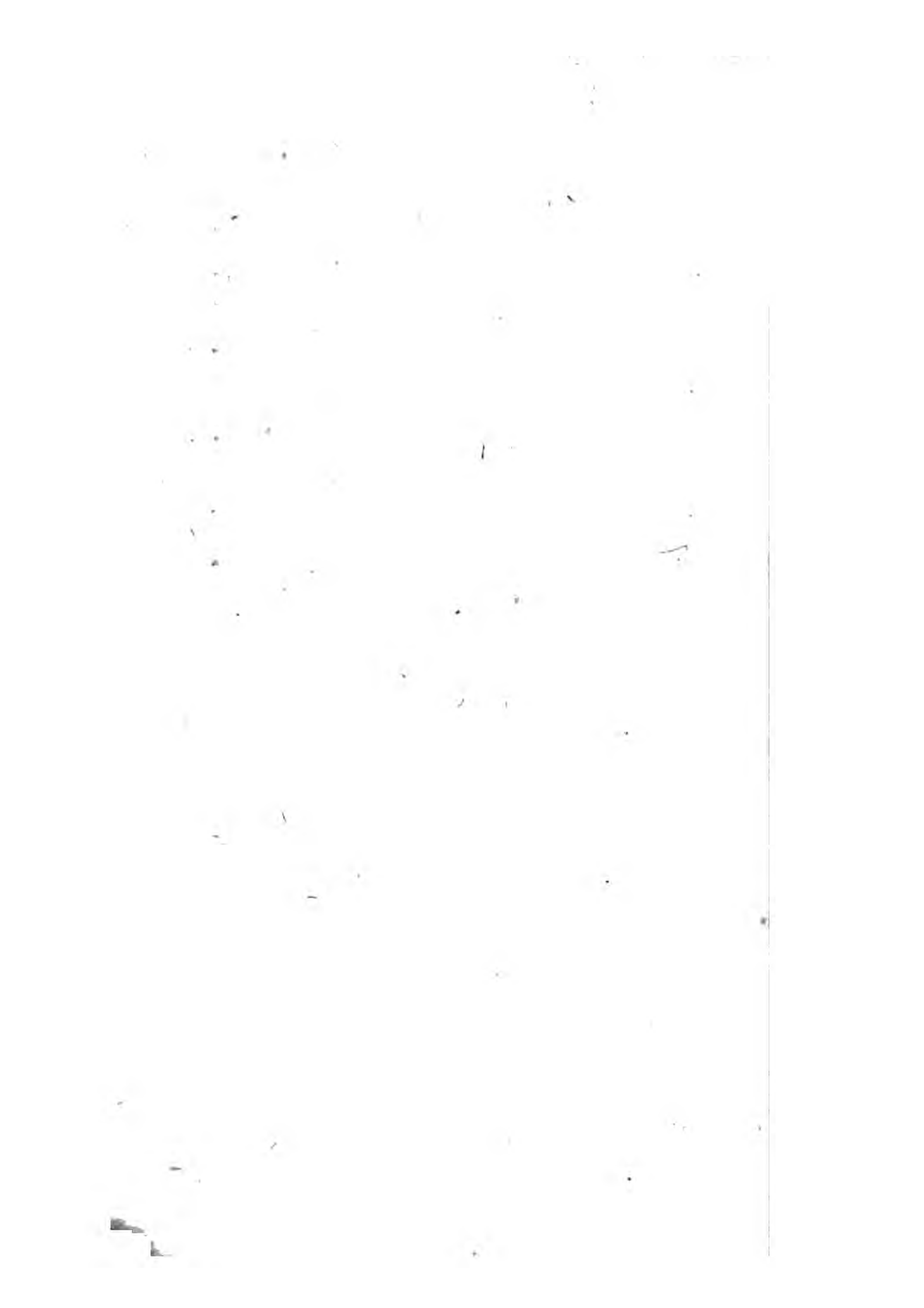
amateurs , auxquels il eut la satisfaction d'entendre dire , que puisqu'il y avoit sept Chants , on pouvoit se flatter d'en avoir au moins douze.

Il ouit un homme de lettres , qui n'est plus aujourd'hui , s'écrier à une lecture : Voyez comme le Grand-Homme ne craint point de plaisanter de lui-même ! En un mot , pendant huit jours , l'ouvrage passa pour être de la même main qui avoit composé la Guerre de Genève , mais ce n'étoit plus celle qui avoit écrit Œdipe , Mahomet , & la Pucelle.

Dans ce Chant-ci , où l'on suppose les événemens du cinquième & du sixième Chants , qui n'ont jamais été faits par Voltaire , & la ville de Genève toute en rumeur : l'ennui veut

AVERTISSEMENT. 31

*se retirer en Suisse ; mais Vachine ,
ou la Sorcière , dont la baguette a
causé les désordres précédens , le mé-
tamorphose en brouillard épais , &
le force à s'appésantir sur la ville.
Les Dames de Genève , pour se déro-
ber à l'influence , se sauvent à Ferney
chez Voltaire. Voilà tout l'argument.*



LA GUERRE
DE GENÈVE.

CHANT SEPTIÈME.

DÉJA l'ennui, par le bruit écarté,
Craignant bientôt d'entendre la trompette,
Abandonnoit les murs de la Cité:
Vers les Grifons méditant sa retraite,
Il s'éloignoit d'un vol pénible & lourd:
Opprimant l'air qui lui livre passage.
» Où vas-tu donc? Est-tu fol? Est-tu
sourd?
Arrête-toi; retarde ton voyage,
Dit une voix, dont il connoit l'accent.
Il reconnoit la forcière, & descend.
» Que voulez-vous, madame? Grosse
bête?
Ce que je veux? Que tu restes ici.

Quoi ! de tout temps Genève est ta conquête :
 Tu tiens son peuple à tes loix asservi ;
 Tes lieutenans , le rusé cagotisme ,
 L'esprit bourgeois & le plat pédantisme
 Te l'ont livré ; ce domaine est à toi ;
 On t'en a fait le syndic & le roi ,
 Et tu pourrois abandonner l'emploi ?
 Un bruit de guerre ! Est - ce un assaut ,
 rude ,
 Pour que tu sois forcé de déguerpir ?
 Tu fais si bien résister au plaisir ,
 Et tu fuirais devant l'inquiétude !
 Reprends courage , & reviens à l'instant.
 Pour mieux tromper l'ennemi qui nous
 guette ,
 Il faut ici jouer de la baguette.
 Il faut quitter ces ailes de chouette ,
 Ce front ridé , barbouillé de safran ;
 Cet œil rempli du venin qu'il répand ,
 Cet étui lourd , où ton ame végète.
 Elle a frappé ; bien plus prompt que l'éclair ,
 Le corps épais se dissout dans l'éther.
 Il reparoit , tel qu'un nuage sombre
 Dont le soleil ne peut dissiper l'ombre .

Et sur Genève, à l'instant descendu,
 Comme un brouillard le voilà répandu.
 Vers le midi, trois beautés genevoises;
 C'étoit Huber, des Franches & Galatin,
 Cherchant querelle au conseiller Tronchin:
 Comme, à Lutèce, auroient fait des gau-
 loises. —

„ En vérité, monsieur le conseiller,
 On n'y tient pas, & votre fourmilière,
 Qu'en Utopie il vous plaît d'habiller,
 Devient un trou qu'il faut abandonner:
 Un cul-de-sac, une géole, une ornière.
 On s'y morfond, faute de s'amuser.
 Laissez les loix, que vous n'entendez guère,
 Et faites-nous un bon conte, un breland; —
 Il faut que j'aïlle au conseil; on m'attend. —
 Juger? Eh oui! discuter des misères,
 Nous attirer des procès & des guerres,
 Pour soutenir ce qu'avoient fait nos pères:
 Pour conserver des mœurs de payfans,
 Et vivre ici comme des chats-huans.
 Eh! croyez-moi; laissez-là ces matières.
 Vos conseillers peuvent s'entendre entr'eux,
 Qu'ils soient deux-cent, ou qu'ils soient
 vingt & deux,

Tout est égal , s'ils font tous ennuyeux.
 Nous nous moquons de votre république
 Et le plaisir est la chose publique.
 Avifez-y ; cherchez à l'attirer ,
 Ou vers Paris nous allons déferter. —
 „ Mais quels plaisirs ? Répartit d'un ton
 grave ,
 Le magistrat : ici tout est réglé.
 Des réglemens le sénat est esclave „ —
 „ Allez donc dire au sénat assemblé ,
 Qu'il faut le jeu , le bal , la comédie ,
 Des beaux-efprits , des foupers amufans ,
 Ou nous allons lier notre partie ,
 Et figurer parmi les oppofans „
 Fort allarmé d'un discours fi profane ,
 De ce mépris pour le commun foyer ,
 Par des raifons , Tronchin veut foudroyer
 Un plan hardi , que le sénat condamne :
 Mais , le brouillard agiffant fur l'organe ,
 Il balbutie & ne fait que bâiller :
 L'exemple gagne , & cette épidémie
 Ayant faifi toute la compagnie ,
 Le sénateur , confus , déconcerté
 Cherche la porte , & quitte la partie.

Tout

**Tout en bâillant, le trio l'injurie ,
Autant qu'il croit pouvoir être écouté.
Puis, revenant au point qui l'intéresse ,
Galatin, dit d'un ton demi-favant ;
„ Mais sentez-vous ce physique affommant,
Cet air épais ? Il empâte, il oppresse ;
Il interdit jusqu'aux rayons du jour ,
Et met le comble à l'ennui du séjour.
M'en croirez-vous ? Sortons de cette en-
ceinte.**

**Contre ce mal, dont nous fuyons l'atteinte ;
Allons chercher du secours à Ferney ,
Chez ce vieillard plaissant & magnifique ,
Qu'à nous guérir, le ciel a destiné,
Et des vapeurs & de la république.
Le parti pris, le trio mutiné,
Se met en marche : on se hâte ; on arrive,
Et l'on furgit à la riante rive.
Dans le château on n'entend pas de bruit.
Le philosophe étoit encore au lit.
Pressé de vivre, & plus pressé d'écrire ,
Il s'amusoit à se voler sa nuit,
Qu'il employoit trop souvent à médire.
Au point du jour, il s'endormoit, enfin :**

Saint Athanase & Meffer-Arétin,
 Deux in-quarto, lui servoient de couffin.
 Mais la paupière étoit à peine close,
 Que la déesse, aux doigts couleur de rose,
 Ouvroit la porte aux songes du matin.
 Sous un berceau de fleurs & de verdure,
 Où l'art discret, fait valoir la nature,
 Il est couché sur l'œillet & le thym;
 Trois déités apparoissent soudain,
 C'est Idamé; c'est Jocaste & Zaire,
 C'est le Couvreur; c'est Clairon; c'est
 Gauffin,

Que la fraîcheur, au regard enfantin,
 Que des amours environne l'effain,
 Autour de qui tout s'embrâse & soupire.
 „ Viens! lui dit-on, avec un doux sourire.
 Auteur charmant, dont le pinceau divin
 Sur tous les cœurs nous a donné l'empire „
 Viens! le bonheur t'attend entre nos bras,
 Viens te livrer à l'amoureux délire!
 Le vieil athlette, en voyant tant d'appas,
 Des premiers feux ressentoit la puissance;
 Vers le plaisir qui l'appelle, il s'élançe.
 Pour l'arrêter, on lui fait violence.

Il se récrie : “ Eh , quel est l'inhumain ?....

C'est Jean Fréron , la fêrule à la main.

„ Retire-toi , galant sexagénaire ,

Et laisse-là ces prestiges de l'art ,

Ces vils objets de l'amour mercenaire ,

Cet oripeau , ces grimaces , ce fard „

C'est sur ce ton que parloit le pendart.

„ Eh , que veux-tu , bourreau de ma vieille
lelle ?

T'humilier , châtier & punir

D'avoir pillé , d'avoir trop su haïr :

D'être envieux. La douleur qui l'opresse ,

Fait au vieillard pousser un cri perçant ,

Et le rideau du lit s'ouvre à l'instant.

C'étoit Jasmin. “ Monsieur, le jour s'avance ;

„ Donnez dessus ; qu'on le chasse d'ici ;

Mais , qui ? Monsieur : — Mais voyez l'im-
pudence ,

Chasse-le donc ! ne puis-je être obéi :

Puis , le bon-homme , avec sa pétulance ,

Crie à Fréron , comme on crie à Lalli !

Le majordome ; oyant le bruit , s'avance.

„ Monsieur , dit-il ; le château se remplit.

Eh , quoi ! du ciel, je suis donc bien maudit,

Bien malheureux ? Une étoile funeste
 Empoisonna mes jours , dès leur printemps ;
 Dans le tracas j'ai consumé mes ans ;
 Les importuns se jettent sur le reste ?
 Mais qui sont - ils ? — Primo , c'est un
 rimeur.

Je l'ai d'abord connu par la monture.
 Un lourd Pégaze , à la trainante allure ;
 Deux manuscrits , & qui sont des plus gros ,
 Des pistolets remplissent les fourreaux ,
 C'est un anglois qui revient d'Italie :
 C'est un savant , qui se dit étranger.
 Il veut vous voir. — Qu'il perde cette envie ;
 Je suis malade : — En vain , pour l'éloi-
 gner ,

De ce propos j'ai voulu m'étayer.
 Il veut vous voir , pour votre maladie.
 Il est , dit-il , médecin : — Je suis mort.
 Vous êtes pris , si c'est là votre fort ;
 Pour vous y vaincre , en moyens il abonde ;
 Il veut parler aux gens de l'autre monde.
 „ Voyons-le donc , puisque c'est mon destin.
 Mais est-ce tout ? — Madame Galatin ,
 Et je ne fais combien de Genevoises ,

BADINES ET MORALES. 4F
Des Bourguignons ; des Normands , des
Gantoïses :

Ah , juste ciel ! on veut me ruiner ,
M'affaffiner. Voyez , monsieur la France ,
Traitez ces gens selon leur importance ;
Veillez à tout ; parlez au cuisinier ;
Dans quelque temps , on viendra m'habiller.
Logez toujours le sexe avec décence ;
Commodément placez le cavalier ,
Leurs gens près d'eux : — Le poëte ? — Au
grenier.





LA VOLTÉRIADE,

P O E M E.

L'AUTEUR avoit environ vingt-sept ans , lorsqu'il imagina le plan de ce poëme , & qu'il en exécuta les parties qui lui sembloient devoir être les plus piquantes. *M. de Voltaire* n'étoit point en France alors ; il apprit cependant qu'on lisoit des morceaux d'un petit ouvrage dont il étoit le héros. Il envoya *Tiriot* à la découverte. Ce discret négociateur n'eut pas de peine à persuader à quelqu'un qui commençoit à pouvoir raisonner, que plaisanter aux dépens d'un plaisant aussi redoutable étoit un amusement dangereux. Il fut convenu qu'il ne feroit plus parlé de cet ouvrage ; l'auteur jeta au feu ce qui étoit écrit , & partit

pour les Colonies. Aujourd'hui que cela ne peut ni lui faire tort, ni chagriner *le grand-homme*, on se permet de tirer de sa mémoire tout ce qui y étoit resté sur le sujet, & d'y donner des liaisons. Le plus grand mérite de cette bagatelle est de contenir beaucoup de faits littéraires, qu'une distraction générale a fait perdre entièrement de vue, quoiqu'ils soient tous du commencement de ce siècle. Il faut laisser quelques matériaux à ceux qui voudront écrire par la suite l'histoire de notre littérature en philosophes. Les révolutions dans cette partie sont aussi curieuses que dans la politique. Les empires s'écroulent; & il en est dont, aujourd'hui, on n'apperçoit pas même les ruines. Les Caldéens, les Mèdes, les Persans n'ont rien écrit & sont oubliés: les Grecs, & les Romains subsistent encore, quoique leurs

trônes soient détruits. Nous avons l'empire littéraire en Europe; nous le perdons. Ne négligeons pas de recueillir quelques-uns des faits qui ont contribué à notre décadence.



ARGUMENTS

Des sept Chants de la Voltériade.

PREMIER CHANT.

EXPOSITION, invocation, description de la chute de la poésie en France, après le siècle de Louis XIV. Les Muses trouvent le jeune Voltaire endormi dans le Pré-Saint-Gervais. Hors la Muse de l'ensemble, & la déesse invention, toutes se douent à l'envi l'une de l'autre. Il se réveille, & débute par un chef-d'œuvre; mais il abandonne trop-tôt la recherche de la nature, pour se livrer aux grâces. Triomphes, erreurs, égaremens du jeune Héros, en poésie.

Voltaire se montre successivement dans les voitures de toutes les femmes de la cour. L'envie va soulever contre lui le Café - Gradot , présidé par la Motte-Houdart. Les critiques fondent de là sur la Henriade, la tragédie de Marianne , &c. On reproche à l'auteur de n'avoir pas d'idées neuves. Il part pour en aller faire des recrues en Angleterre , & s'embarque au Port - à - l'Anglois : va échouer sur les sables d'une des isles de la Seine. Il y trouve un vieux berger Normand (1) qui lui dit sa bonne aventure. La musette du berger est garnie de dentelles , & ses moutons ont des colliers faits de rubans de couleur de rose. Voltaire se rembarque , & vient prendre un bateau pêcheur à Cherbourg , d'où il

(1) Fontenelle.

descend à Douvres , si fatigué par la tourmente , qu'il est un objet risible pour le peuple , & une inquiétude pour les commis , qui suspectent ses cartons de contenir de la contrebande ; la foule l'entoure & l'importune. Il faute sur une borne , & harangue la canaille en débutant ainsi :

Auguste Souveraine ,
Car où le peuple est Roi , la populace est Reine.

Après ce début , il dit qu'on ne doit le traiter ni en contrebandier ni en forban , qu'il vient chercher des secours d'idées nouvelles pour faire fleurir les lettres en France ; & on lui répond Verriwel. (1)

I I I C H A N T.

Voltaire fait des levées considérables dans Shakespear , Hudibras , Driden-

(1) Verriwel. *Fort bien*, mot que le peuple dit toujours à ceux qui ont parlé bien ou mal.

Rowe, Benjonson & autres, & part bien recruté. Il revient en France, ayant échangé contre de la raison ce qu'il avoit pu conserver de préjugés. Il donne sa tragédie d'Adélaïde du Guesclin, & la journée est malheureuse. Il veut employer la nuit à mettre dans un nouvel ordre de bataille les idées qui lui avoient mal réussi. Pour échauffer sa verve, il se frotte la tête, rasée, d'esprit-de-vin. Il avoit malheureusement laissé le toupet. La fièvre chaude le saisit par-là, & le pousse dans le temple du goût, où elle lui montre dans une lanterne - magique, à sa manière, ses ancêtres dramatiques, épiques, lyriques & autres, & ses successeurs dans des brouillards.

I V C H A N T.

Le Héros poétique, avec les secours qu'il a rapportés d'Angleterre, donne
la

la mort de César, Zaïre , & Brutus. L'envie ne sachant comment arrêter la rapidité de ces succès , suggère à Desforges-Maillard , poëte provincial , de se faire raser de frais , de s'habiller en muse femelle & Bretonne , sous le nom de Mériadec de Kimper , & de faire des agaceries au Héros ; le mercure devient le confident de leurs amours. Voltaire se voit parfumer du plus doux de tous les encens ; & ne sachant où trouver de nouvelles fleurs pour sa belle , il court au palais de la Motte pour en chercher.

Sur les bords renommés de la Croix-du-Trahoir ;

Tiriot le rencontre , & le tire de cet enchantement , en lui apprenant que sa maîtresse a de la barbe comme un sanglier , & que ses rivaux prennent des avantages sur lui.

V C H A N T.

Voltaire fort de sa léthargie amoureuse , & ordonne à Tiriot d'aller porter aux comédiens la tragédie de Mahomet I. Famine horrible des comédiens Français. Les seize parts tiennent conseil sur les moyens de pouvoir subsister; assiégés, comme ils le sont par leurs créanciers, & par le besoin. Le Grand (1) fait le recit des détresses de la compagnie. Dubreuil, chargé de trouver les expédiens, dit qu'il est à bout. Le désespoir s'empare des cœurs. On annonce le hérauld'armes de Voltaire; il entre, lit le poëme, & le courage des comédiens est relevé. On fait afficher.

V I C H A N T.

L'envie s'étoit écartée depuis long-

(1) Le Grand, acteur, alors chargé de faire les récits.

BADINES ET MORALES. 51

temps des foyers des Français, abandonnant le poste à la pitié. Les émiffaires de la déesse ont lu l'affiche, & lui donnent la nouvelle. Elle dépouille toutes les chauve-fouris du quartier où elle se trouve, pour renouveler ses ailes, & courir après Desfontaines. Elle apprend, enfin, qu'il est dans l'autre de la crapule. Description de l'autre. La sale déesse, ivre-morte, est étendue par terre à la porte de sa dégoûtante demeure. Elle a à côté d'elle un broc de bière & une coupe. L'envie lui fait siffler ses serpens aux oreilles, & l'éveille. La crapule en se levant, fait sa coupe & son broc. Les deux horribles figures se font face, les cervelats qui composent la coëffure de l'une, contrastent avec les serpens qui sont sur la tête de l'autre. On veut se parler. Une vapeur, qui s'échappe de l'estomac de la cra-

pule , met l'envie en danger de s'évanouir. Enfin elles peuvent s'expliquer ; la crapule abandonne Desfontaines aux fureurs de l'envie. Elle le fait lever , s'en empare , & l'envoie à la première représentation de Mahomet, après avoir poudré sa perruque de sublimé corrosif.

V I I C H A N T.

Première représentation de Mahomet. Description du champ de bataille & des combattans dans les deux partis. Mahomet & Voltaire triomphent. La renommée le couronne , & le conduit au temple de la gloire , monté sur Pégase ; il caracole avant que de s'envoler , & l'enthousiasme l'empêche de voir qu'en foulant aux pieds quelques préjugés , il n'a pas ménagé la raison.



LA VOLTÉRIADE.

P O E M E.

JE chante un bel-esprit qui gâta tout en
France,
Par ses heureux talens & par son impru-
dence.

Dans l'univers savant, trop étroit à son gré,
Pendant quatre-vingt ans voyageur égaré,
Courant d'un pas léger à travers les sys-
tèmes,

Sur tout ce qu'on a dit, il composa des
thèmes;

Et par tout ce fatras, qu'il leur fit digérer,
Egara les esprits qu'il sembloit éclairer.

Long-temps il intrigua pour effacer la gloire
De tous les noms écrits au temple de mé-
moire.

Il travailla long-temps pour nous faire
oublier

Ceux qu'un hardi pillage avoit fu dé-
pouiller.

Enfin, vainqueur de tous, ou feignant de
le croire,

Sur le dos des baffets, apôtre de sa gloire,
Il s'éleva si haut, qu'on crut le voir assis
Au temple où le génie a seul droit d'être
admis.

O toi, que tour-à-tour il a crainte &
chérie,

Piquante déité de la plaisanterie!

Si par tes jeux badins appelant le plaisir,

Tu déridas les fronts sans les faire rougir :

Si tu fus rencontrer l'heureux moyen de
plaire

Sans que l'on pût jamais t'accuser d'être
amère,

Je t'invoque en riant : anime mes portraits,

Le héros que je chante est digne de tes
traits !

Rousseau (1) rimoit encor, mais sa verve
affoiblie

(1) Jean-Baptiste Rousseau, mort depuis à
Bruxelles.

Annonçoit le déclin de son illustre vie.
 Ses écrits languiffans étoient à peine lus,
 Pour tout dire, en un mot : *Rousseau* n'écri-
 voit plus.
 On ne distinguoit pas le rimeur plein de
 gloire,
 De lauriers, tout enfant, coiffé par la
 victoire :
 Qui, banni pour des vers que *Saurin* avoit
 faits,
 De sa patrie en pleurs emporta les re-
 grets. (1)
 Tel brilloit à Paris qui s'éclipse à Bruxelles.
 Ce feu ne jetoit plus que quelques étin-
 celles ;
 Et d'*Houdart* (2), cependant, le surprenant,
 bonheur

(1) Jamais les auteurs du temps n'ont attribué à Rousseau les couplets, cause occasionnelle de son bannissement : on étoit au moment d'en découvrir l'auteur, lorsque ses adversaires ayant trouvé une copie de la *Moyfiade*, corrigée de sa main, la produisirent ; ce qui lui fit prendre la fuite.

(2) *Houdart de la Motte* a fait des tragédies,

Sur son abaissement élevoit sa grandeur.
 Il formoit dans Paris cette ligue fatale,
 De rime & de raison également rivale ;
 Qui, risquant d'avilir les tragiques treteaux,
 Faisoit parler aux rois la langue des badaux.
Œdipe, qu'aux fiflets ce changement expose,
 Maudissoit les destins, beaucoup moins que
 la prose.

(1) *De Pons*, (2) *Boindin*, (3) *St.-Marc*,
 fauteurs de nouveautés,

comédies, opéra, poèmes-épiques, odes, fables, écloques, ouvrages polémiques, didactiques, philosophiques. C'est le précurseur de *Voltaire* dans l'universalité. Il est question de son système pour mettre la tragédie en prose. Il débuta par *Oedipe*.

(1) L'abbé *de Pons*, écrivain oublié, très-obscur, très-entortillé. Voyez *Dictionnaire néologique*.

(2) *Boindin*, homme d'esprit, froid, compassé, pédant d'irréligion.

(3) *St. Marc*, homme d'esprit, précieux : il reste de lui les *Dialogues des Dieux*, & quelques critiques rigoureuses de *Boileau* & de *Racine*. On songeoit déjà à déprimer.

Auteurs , à leurs débuts , des muses rejetés ,
 Déjà se préparoient, en buvant Melpomène,
 A voir leurs avortons couronnés sur la scène:
 Cependant que , partout , un langage nou-
 veau , (1)

Qui déjà s'étendoit de la chaire au barreau,
 Entortillant le sens des phrases néologues,
 Faisoit, pour le trouver, fuir les Péda-
 gogues.

Bouquets & billets doux, quatrains , fables,
 rondeaux ,

A la sagacité des *Œdipes* nouveaux ,
 Par l'ambiguïté , préparoient la torture ,
 Cent fois plus que n'eût fait l'énigme du
Mercur ;

On ne s'entendoit plus : on disoit *sol* pour *ut*,
 Tout périffoit enfin , quand Voltaire parut.

(1) Ce langage nouveau étoit le néologisme. Desfontaines l'attaqua par son *Dictionnaire* , & par une brochure dans le goût du *chef-d'œuvre de l'Inconnu* , sous le nom de *Pantalon-Phœbus*. Ces ouvrages, manquant de goût , sont restés dans l'oubli , & le néologisme a fait place au persifflage.

(1) Fort près des Cordeliers , au milieu
d'une rue ,

D'où le pontneuf au loin se présente à la vue,
Lieu peuplé de caffés, de libraires, d'acteurs,
S'élève un champ ouvert aux talens des
auteurs.

Alors , que le repos devenu nécessaire
Paroïssoit un plaisir suffisant au vulgaire ,
A la paume, au billard, cet endroit consacré,
D'un titre assez bourgeois se trouva décoré.
Enfin le sentiment , qui toujours se raffine ,
A défaut d'appétit inventant la cuisine ,
Suggéra qu'il falloit un ragoût à l'esprit ;
De ce nouveau besoin le théâtre naquit.
Las de croiser les bras , de parler sans rien
dire ,
Chacun , pour ses vingt sols , voulut pleurer
& rire. (2)

Quatre murs tapissés d'une sombre couleur,

(1) Le bâtiment des Cordeliers va disparaître , & l'ancienne Comédie Française a disparu ; les Libraires & les Acteurs ont déserté le quartier.

(2) Le premier prix des places de la Comédie Française fut de dix sols , mais il étoit à vingt, dès le temps dont il est parlé.

BADINES ET MORALES. 59

Sous les efforts de l'art ont pris de la
splendeur.

Non, celle qu'étala l'ambition romaine :

Un cirque, en abrégé terminé par la
scène, (1)

Mal peint, mal éclairé, n'offrant aux cu-
rieux

Qu'un spectacle, moins fait pour imposer
aux yeux,

Que pour intéresser le cœur par les oreilles,
Fut le cercle où brilloient les *Rotrou*, les
Corneilles ;

Et c'est-là que *Racine* avec plus de douceur
Enseigna le chemin qui mène droit au cœur.

La parque, qui nous vexe & dont rien ne
nous venge,

A leur place laissoit *Campistron* (2) & la
Grange :

(1) On peint l'ancienne salle de la Comédie
Françoise, où l'on étoit éclairé par de la chan-
delle, qu'un homme, entre tous les actes ve-
noit moucher.

(2) *Campistron & la Grange*. *Campistron* a laissé
au théâtre *Andronic*, pièce dont la versification
est foible, la contexture bonne, le choix du

Moins pour nous consoler , que pour nous
faire voir

Qu'il n'est point de laurier qui brave son
pouvoir.

Lorsque , pour éloigner ces tristes rêveries ,
Crébillon , précédé du flambeau des furies ;
Peignant à nos regards des objets odieux ,
Essaya sur nos cœurs ses crayons vigoureux.
Rhadamiste , fumant du sang de son épouse ,
Fit supporter l'excès de sa fureur jalouse ;
Electre nous charma par sa propre douleur ;
Mais rival du soleil & rempli de terreur ,
(Malgré l'art & les soins qui l'avoient
préparée)

Tout Paris recula pour la coupe d'*Atrée*. (1)
Tandis que *Melpomène* employoit ses
pinceaux

A nous représenter ces lugubres tableaux ;
Harpagon & *Jourdain*, sur la scène comique,

sujet heureux. *La Grange* y a laissé *Amasis*, d'où
l'on a tiré le plan des *Méropes* Italiennes &
Françoises.

(1) On fait que le festin d'*Atrée* fit reculer le
soleil ; le public l'a reçu de même à la repré-
sentation.

Ayant

BADINES ET MORALES. 61

Ayant banni *Scaron* par un sel plus attique ,
(1) Avoient ouvert la lice à l'homme aux
rubans verts ,

Trissotin , *Vadius* , & tant d'autres travers ,
Voulant se dérober aux verges de *Molière* ,
Restoient ce qu'ils étoient : mais d'une autre
manière ,

(2) *Regnard* & *du Fresni* , bien moins sûrs
de leurs coups ,

Avoient livré la guerre aux *joueurs* , aux
jaloux ;

Cette carrière enfin, par leur mort délaissée,
Admettoit pour tenans *Néricault*, *la Chaussée*,
L'un froid, l'autre pédant & pleureur à
l'excès :

Ils doivent leur couronne à des demi-succès ,
Et *Piron* , à l'affut d'une palme immortelle

(1) L'*Alceste* du *Misanthrope*. Il eut de la peine à réussir.

(2) *Regnard* est trop connu. *Dufresni* a laissé au théâtre le *Mariage fait & rompu* , & l'*Esprit de contradiction*. Il y a de lui un *Joueur* & une *Jalouse*.

Pour peindre un *Métromane* attendoit un
modèle. (1)

Tels étoient nos plaisirs quand Phébus, (2)
par hasard,

Vint engendrer *Inès* dans la tête d'*Houdart*.
A son charmant aspect tous les cœurs s'atten-
drèrent,

Des poches, à l'envi, tous les mouchoirs
fortirent,

(3) Et, lorsque les *Bambins* furent sur le
trottoir,

Le plaisir de pleurer passa celui de voir.

Houdart, qui se croyoit auteur de cet
ouvrage,

(1) *Voltaire* a servi de modèle à l'*Empirée* de
la *Métromanie*.

(2) Il n'y a rien de si heureux que le sujet de
la tragédie d'*Inès*, par le genre d'intérêt dont
il affecte; c'est un coup de fortune; il a été
unique pour l'Auteur; le succès de cette pièce
l'éleva au plus haut degré de réputation.

(3) Les *Bambins*. L'effet de cette scène d'en-
fants fut prodigieux, & a occasionné par imita-
tion bien des sottises théâtrales.

Sentant par le succès élever son courage ,
 Croit qu'il doit effacer tous ceux qui ne sont
 plus ,
 Tous ceux qui sont : bientôt il donne (1)
Romulus ,
 Et , volant tout d'un trait aux plaines
 Idumées ,
 Au fer d'*Antiochus* livre les *Macchabées*. (2)
 Mais , Phébus avec lui n'étant plus de
 concert ,
 Il voit avec chagrin tout le terrain qu'il
 perd ;
 Et, convaincu trop tard qu'il lui manque la
 verve ,
 Il aspire aux succès en dépit de Minerve.
 D'abord , pour essayer des attentats nou-
 veaux ,

(1) *Romulus*, tragédie de la Motte, mal écrite & mal composée.

(2) Les *Macchabées*, autre tragédie de cet auteur. Il y a deux actes de beaucoup d'effet. Le reste n'est pas bon; la pièce est mal écrite. L'auteur écrivoit mal en vers.

(1) Il découpe *Racine* & le fert en lambeaux,
 Et, par un manifeste impudent, frénétique,
 Il veut bannir les vers de la scène tragique.
 Le hardi novateur s'étoit rendu pédant
 Du public ; car hélas, il est toujours enfant !
 Mais, qu'il falloit d'efforts pour garder la
 tutelle !

(2) La science, sans goût, entâme la
 querelle,
 Et bientôt contre lui sarcasmes & brocards,
 Au nom de tous les Grecs, fondent de toutes
 parts.
 De leurs traits, repouffés par ce maître
 d'escrime,
 Ses rivaux mal-adroits deviennent la vic-
 time ; (3)

(1) *Il découpe Racine.* La Motte mit en prose les belles scènes de *Mithridate*, en se servant des mêmes mots.

(2) *La science sans goût.* Allusion à la querelle de Mde. Dacier. Le fond de la querelle de M. de la Motte, avec cette savante, venoit de ce qu'il avoit traduit l'*Illiade* ; les amateurs de la rime se joignirent à elle.

(3) *Deviennent la victime.* On lit avec beau-

BADINES ET MORALES. 65

La fureur en redouble, on se mêle, on
combat,

Et la presse gémit (1) de l'horrible débat.

Tandis que les neuf sœurs, que le désordre
étonne,

Se tiennent à l'écart & n'inspirent personne.

Que faifiez-vous alors, aimables déités ?

Errantes au hafard dans ces lieux enchantés,

Où de fruits favoureux une plaine chargée

Préfente à l'orangère une récolte aifée,

D'un jeune - homme, endormi fur le pré

St.-Gervais,

Avec étonnement vous regardiez les traits.

Ce don, ce rare don, à qui tout autre cède,

(2) L'heureufe invention qui toujours vous
précède,

coup de plaisir la Défense de la Motte contre
Mde. *Dacier*. C'est un modèle de politesse, de
finesse, d'adresse, écrit fupérieurement. Le fond
du procès ne valoit rien; il gagna par la forme.

(1) *Et la presse gémit*. Il paroiffoit, de part
& d'autre, deux à trois brochures par femaine,
venant des deux parties.

(2) *L'heureufe invention*. M. de *Voltaire* n'a
jamais inventé.

L'a vu fans rien sentir qui décèle un penchant.

(1) *Mnémofine*, fa fœur, s'émeut en le voyant ;

Sans penser qu'elle va déloger fa cervelle,
Le front, qu'elle apperçoit, est un temple pour elle,

Elle y va rassembler tout ce qu'elle a cueilli.
Les muses, qui de loin à son air *recueilli*,
Jugent que quelqu'objet occupe leur amie,
Accourent pour tomber en même rêverie,
Pour le confidérer, pour juger à l'envi
Qu'on peut, en l'inspirant, en faire un favori.

(1) *Mnémofine fa fœur*. Jamais homme n'eût une mémoire plus étendue, plus ornée, plus obéiffante. Indépendamment de cette faculté naturelle, il avoit une mémoire artificielle, concentrée dans des tablettes, enrichies continuellement & par lui & par des gens à gages, qui accueilloient tout ce qu'ils pouvoient trouver de passable dans des ouvrages ignorés & faits pour l'être, jusques dans les œuvres de l'abbé de Marolles.

BADINES ET MORALES. 67

Melpomène, à grands traits, lisant sur son
visage ,

Que sur *la Motte-Houdart* il aura l'avantage,
Et pourra la venger du ridicule affront
Dont ce fier profateur a fait rougir son front,
Pour laisser de ses dons une trace visible
Dépouille un cerifier d'une branche flexible,
En forme une couronne, & brûle d'en
couvrir

Lefront du chevalier qu'elle vient de choisir.
Mais ses sœurs, sur le champ, comme en
caricature ,

Ont de dons tous pareils orné sa chevelure ;
Hélas ! on en eût fait un poète accompli ,
Si les femmes savoient ne gâter qu'à demi !
On auroit entendu crier : *cours à la gloire !*
Sois poète , orateur , savant , écris l'histoire ;
La lunette à la main vas percer dans les cieux ;
Sois plaisant , sois profond , comique , sérieux :
Et , malgré tant de dons , il en manque un
encore ;

Rien pour lui n'est tombé des mains de
Terpsicore. (1)

(1) *Terpsicore.* Muse de la danse, & emblème

Uranie, en voyant voltiger ce ballon :

“ *Eh quoi ! vous rencontrez un enfant d'A-*
pollon,

Ma sœur, sur cet objet de notre complaisance,
Vous ne répandez rien ! laissez là votre danse,
Et douez avec nous.. Tout en faisant un pas,
La muse répondit : Je ne m'en mêle pas...!

Rendez - nous, s'il vous plaît, raison de ce
caprice....

En le regardant mieux vous me ferez justice,
Et conviendrez, ma sœur, que du haut jus-
qu'en bas,

Votre héros est fait comme votre compas....

A ce burlesque mot, qui fait rire *Thalie*,
Le dormeur se reveille, & la plaifanterie
Ayant pris, de ce jour, empire sur ses sens,
Le reveilloit encore à quatre-vingt-quatre
ans.

Les chastes déités, dans les airs enlevées,
En nuages brillans se sont évaporées,
Arouet, c'étoit lui, tout en ouvrant les yeux,

à la fois de l'ensemble. Il est échappé à M. de
Voltaire des beautés de tous les genres; il a
presque toujours manqué d'ensemble.

BADINES ET MORALES. 69

Recherche avidement les objets gracieux,
Que l'adroit *Phæbetor* (1) lui présentoit en
songe,

Et bientôt, regrettant un aussi doux mon-
songe,

Le cerveau tout brûlant, le cœur gonflé
d'orgueil,

Il court à travers champs pour regagner
Arcueil.

Il en étoit sorti.. Mais dites-nous, déesses,
Est-il vrai que *Momus* enleva vos largeesses?
Qu'embusqué méchamment il en fit un
ballot ?

Vos dons sont-ils restés aux mains du dieu
fallot ?

Non, il les a rendus, on peut les recon-
noître,

Aux effais du poète on les vit reparoître ;
Ces couronnes tenoient du dieu qui les ravit.
Un grelot qui pendoit à la place du fruit.
De la rouille le temps ne les a pas couvertes.

(1) *Phæbetor*. *Morphée*, Dieu du sommeil, a
deux lieutenans : *Phæbetor* & *Phantase*, *Phæbetor*
donne les songes vrais.

Ce n'est pas du laurier , mais elles font bien
vertes ,

Et les feront encor pour nos derniers ne-
veux ,

Et peut-être que trop dangereuses pour eux!
Cependant *Arouet* , plein du feu qui l'em-
braise ,

Une phrase aussitôt enjambant une phrase ,
Et la muse avec feu lui prêtant son appui ,
Ecrit sur un sujet qui s'empare de lui.

(1) *Jocaste* & son époux , conduits par
Melpomène ,

(1) *Jocaste*. *Voltaire* avoit dix-huit ans quand il fit cette tragédie. On peut dire qu'elle est à la hauteur de *Corneille* pour la marche , de *Racine* pour le style ; que les impressions douloureuses y sont plus ménagées que dans *Crébillon* ; & au point juste où il faut qu'elles le soient pour des ames françoises. Ces trois beaux génies se feroient fait honneur de lui donner place dans leur recueil. *Voltaire* n'a rien fait depuis qui en approche. *Méropé* pêche en quelques endroits par le style , une enflure déplacée , & par la contexture. *Mahomet* pêche par le vice du principal caractère ; on a fait de cet épileptique ou convulsionnaire Arabe , un diable pire que celui de *Milton*. Ses crimes sont dégoûtans.

Sans inspirer l'effroi se montrent sur la
scène ;

On met , pour éloigner l'épouvante & l'hor-
reur ,

Un crayon mâle & doux aux mains de la
terreur.

Au développement du plus fatal oracle ,

Le public enivré s'écrioit au miracle :

L'auteur plus exalté, bien plus ivre que lui,

Et dédaignant déjà son immortel appui ,

Se promet que bientôt d'étonnantes mer-
veilles

Vont lui faire effacer *Racine* & les *Cor-
neilles*.

Les leçons de *Porée* (1) ont peu d'effet
sur lui ;

Il pourra se passer de conseil & d'ami ;

L'orgueil est désormais le guide qui le mène.

(2) *Hérode* est mal choisi pour enflammer la
scène ,

(1) *Porée*. *Voltaire*, qui avoit parfaitement étudié sous lui, le consultoit sur ses premiers ouvrages.

(2) *Hérode*. Le sujet étoit mal choisi. On voit que *Voltaire* a perdu de vue les grands modèles.

D'Euripide on est loin , de Sophocle encor plus ,

Corneille a refusé le modèle à Varus. (1)

Et cependant, du jour on eût eu l'avantage,

(2) Si des vers bien tournés pouvoient faire un ouvrage.

*Melpomène gémit & veut par des rigueurs
Rechauffer un amant trop comblé de fa-
veurs ;*

Mais déjà c'en est fait ; il n'est plus sur ses traces.

Le petit libertin se laisse aller aux grâces.

(3) Par Zaire & Gaussin il cherche à nous ravir.

(1) *Varus.* Ce *Varus* est le plus plat Romain qu'on eût pu mettre sur le théâtre.

(2) *Si des vers.* La tragédie de *Mariamme* est supérieurement écrite.

(3) *Par Zaire & Gaussin.* La pièce de *Zaire* est dictée par les Grâces ; on sent partout leur charme comme on peut appercevoir leurs négligences. Quand un enfant a fait une charmante espièglerie, on en rafolle ; mais on ne l'applaudit pas ; on le gâteroit. *M. de Voltaire* est parti, & bien d'autres après lui, de ce déli-

Il faut en rafoller , mais non pas l'applaudir ,
François ! vous égarez ce jeune téméraire ;
Hélas , il n'a que trop ce qu'il faut pour
vous plaire !

Il étale à vos yeux des fantômes brillans :
La beauté philosophe à l'âge de seize ans ,
Un héros bien complet , tout au sortir de
page ,

Un Turc , fait à Paris , & dans le bon usage.
Pour visages on prend ces masques bien
vernis ,

On prend pour la couleur un brillant coloris
Et bientôt à nos yeux , séduits par la magie,
Un prestige paroît un effort de génie.

Arouet ! qu'as-tu fait ? où vas-tu t'égarer ?

cieux roman , pour l'illusion à quelque prix
que ce fût. Ses imitateurs ont été bien mal-
heureux en mettant des romans sur le théâtre ;
on nous a replongés dans l'enfance d'où *Corn-*
neille nous avoit tirés par la vérité de ses ta-
bleaux. Nos tragédies , au lieu d'être un amu-
sement noble & presque instructif , n'ont plus
été que des jouets d'enfans.

74 Œ U V R E S , &c.

Le guide que tu fuis pouvoit seul t'éclairer.
Quoi ! tu peux t'éloigner d'une source aussi
pure !

Ah , pour l'illusion tu quittes la nature !
Songes qu'elle est la base & la règle des arts.
On va bientôt compter tes pas par tes écarts.



LA NOUVELLE
RAMEÏDE.

P O E M E

Revu , corrigé & presque refondu ;

PAR M. RAMEAU ,

Fils & neveu de deux grands hommes,
qu'il ne fera pas revivre.

L E T T R E

*De l'Auteur du poëme de la Nouvelle
Raméide aux Éditeurs de cette
édition de ses Œuvres.*

Vous voulez bien, Messieurs, me faire l'honneur de courir après mes œuvres égarées pour en donner une édition au public, & vous vous adressez à moi pour me prier de vous révéler les larcins que j'ai faits à ma propre réputation, en ne mettant pas mon nom à bien des bagatelles qui sont demeurées inconnues. J'aurai l'honneur de vous répondre que mon nom ne pouvoit pas les faire connoître, & que sans doute elles n'avoient pas assez de mérite pour faire sensation,

Quelques-uns de ces petits ouvrages éphémères sont morts sans faire parler d'eux ni de moi, faute de mérite & de prôneurs. Il en est après lesquels je ne veux pas courir, quoiqu'on les ait réimprimés depuis, parce que je ne leur trouve point de caractère; mais je vais vous en nommer deux dont la réimpression me feroit plaisir, si vous pouvez les retrouver quelque part. L'un est la seconde Rameïde, plaisanterie faite par moi à l'homme le plus plaisant, par nature, que j'aie connu: il s'appeloit Rameau, étoit neveu du célèbre musicien, avoit été mon camarade au collège, avoit pris pour moi une amitié qui ne s'est

jamais démentie , ni de sa part , ni de la mienne. Ce personnage , l'homme le plus extraordinaire que j'aie connu , étoit né avec un talent naturel dans plus d'un genre, que le défaut d'affiette de son esprit ne lui permit jamais de cultiver. Je ne puis comparer son genre de plaisanterie qu'à celui que déploie le docteur Sterne dans son voyage sentimental. Les faillies de Rameau étoient des faillies d'instinct d'un genre si piquant , qu'il est nécessaire de les peindre pour pouvoir essayer de les rendre. Ce n'étoit point des bons mots : c'étoient des traits qui sembloient partir de la plus profonde connoissance du cœur humain. Sa physionomie,

qui étoit vraiment burlesque, ajoutoit un piquant extraordinaire à ces faillies, d'autant moins attendues de sa part, que, d'habitude, il ne faisoit que déraisonner. Ce personnage né musicien, autant & plus peut-être que son oncle, ne put jamais s'enfoncer dans les profondeurs de l'art; mais il étoit né plein de chant, & avoit l'étrange facilité d'en trouver, impromptu, de l'agréable & de l'expressif, sur quelques paroles qu'on voulut lui donner; mais il eut fallu qu'un véritable artiste eut arrangé & corrigé ses phrases, & composé ses partitions. Il étoit de figure, aussi horriblement que plaisamment laid, très-souvent ennuyeux,

parce que son génie l'inspiroit rarement ; mais si sa verve le ser-voit, il faisoit rire jusqu'aux larmes. Il vécut pauvre, ne pouvant suivre aucune profession. Sa pauvreté absolue lui faisoit honneur dans mon esprit. Il n'étoit pas né absolument sans fortune ; mais il eut fallu dépouiller son père du bien de sa mère, & il se refusa à l'idée de réduire à la misère l'auteur de ses jours, qui s'étoit remarié & avoit des enfans. Il a donné en plusieurs autres occasions des preuves de la bonté de son cœur. Cet homme singulier vécut passionné pour la gloire, qu'il ne pouvoit acquérir dans aucun genre. Un jour il imagina de

se faire poëte, pour essayer de cette façon de faire parler de lui. Il composa un poëme sur lui-même, qu'il intitula la Raméïde, & qu'il distribua dans tous les cafés; mais personne n'alla le chercher chez l'imprimeur. Je lui fis l'espiéglerie de composer une seconde Raméïde. Celle que je vous dénonce pour que vous tâchiez de la trouver dans quelque recueil. Le libraire la vendit à son profit; & Rameau ne trouva pas mauvais que j'eusse plaisanté de lui, parce qu'il se trouva assez bien peint. Cet homme est mort aimé de quelques-uns de ceux qui l'ont connu, dans une maison religieuse, où sa famille l'avoit placé, après qua-

tre ans d'une retraite qu'il avoit prise en gré, & ayant gagné le cœur de tous ceux qui, d'abord, n'avoient été que ses géoliers. Je fais ici avec plaisir sa petite oraison funèbre, parce que je tiens encore à l'idée qu'il m'a laissée de lui. Quant à la seconde Raméide, Messieurs, je ne la crois pas indigne de remplir un recueil.

L'autre petit ouvrage est un pamphlet de deux feuilles, qui n'a jamais vu le jour, & auquel en effet l'obscurité convenoit mieux; vous voulez, Monsieur, l'y soustraire; soit, mais vous m'en répondez, la faute en réjaillira sur vous, parce que vous aurez la bonne foi de me rendre justice.

J'ai l'honneur, &c.

P R É F A C E.

J'AI déjà donné au public un ouvrage sous le nom de RAMEÏDE. Mon Imprimeur, mon Libraire & mon colporteur n'en sont pas contents. Ce n'est pas affaire de goût, c'est chez eux le produit d'un calcul arithmétique. Il faut gémir sur le sort de la Poésie, qui devient, comme tous les anciens arts, soumise à la science des nombres, & chercher à faire mieux. Je n'ai conservé que le fonds, le nom & quelques idées de mon premier Poëme. M. de Voltaire, si digne de servir de modèle, à tous égards, a corrigé plusieurs fois sa Henriade :

les.

les lecteurs ne s'en plaignent pas ; les Libraires & l'Auteur n'y ont rien perdu. On ne peut que gagner , en suivant , à quelque distance que ce soit , un aussi grand maître. On s'étonnera peut-être de mon obstination à soutenir ma cause. Mais puis - je l'abandonner ? Je plaide pro re cibaria ; trouvera - t - on mauvais que je m'entête autant que Cicéron l'a fait pour la loi agraire , contre Verrès , contre Catilina , contre Antoine ? J'espère qu'on sera plus content de mon style dans ce nouvel essai , qu'on n'a dû l'être dans l'autre. J'en ai plus soigné les détails , & en ai écarté , autant que je l'ai pu , ces lignes ca-

86 P R É F A C E.

*dencées , longues à - peu - près de six
pieds , rimées par le bout , & qui
resemblent un peu plus à des vers
qu'un bâton aiguisé ne ressemble à
une hallebarde.*



LA SECONDE
R A M E Ï D E.



P O E M E.

Moi qui , jeune autrefois , du son d'un
Mirecourt (1)

Remplissois anti-chambre , escalier , porche
& cour ;

Qui sur une gavotte , ou fauteuse , ou bru-
nette ,

Faisois danser gaiement Guillot avec Per-
rette ,

J'entreprends de chanter ; qui ? un héros ?
un roi ?

Non : mais quelqu'un que j'aime , & ce
quelqu'un ; c'est moi.

(1) Mirecourt, petite ville de Lorraine où
on fait des violons qui n'ont point de réputa-
tion.

88 SECONDE RAMÉÏDE,

Oh moi ! dont à travers chacun ici raisonne ,
Oh moi ! si peu prisé de ce qui l'environne ;
Cher moi ! Moi trop charmant , & de tous
négligé ,

L'instant arrive enfin où vous serez vengé.
Je prévois les écueils semés sur ma carrière ,
Car chacun a son moi qu'il veut qu'on vous
préfère ,

Et je vois , sur ces moi , voulant vous élever,
Mille moi contre vous prêts à se soulever ;
Par l'excès du danger mon audace animée ,
De ces moi conjurés braverait une armée.
Qu'ils me laissent parler de moi , de moi ,
de moi ,

Beaux esprits , taifez-vous ; belles écoutez-
moi ;

Aimez-moi : baifez-moi , femez ma renom-
mée ,

Ne parlez que de moi dans toute la journée ,
Occupez-vous de moi dès l'instant du réveil,
Et ne rêvez qu'à moi pendant votre sommeil ;
De tout autre fouci l'ame débarrassée ,
Consacrez à moi seul & désir & pensée.

Vous , que le prince a mis dans un poste
d'honneur ,

Il faut pour moi bien vite employer la
faveur ;

Sollicitez le roi , tourmentez tous les prin-
ces ,

Tirez des pensions de toutes les provinces ;
Qu'en de nouveaux replis , ardente à
m'étayer ,

Pour moi l'intrigue encor apprenne à se
plier ;

Qu'elle sache employer ses ressources fidel-
les ,

Les dons faits à propos , & les faveurs des
belles ;

Que l'avare opulent , en cessant d'enfourir ,
Pour moi dépense tout & commence à jouir.

Mais quel est donc ce moi , pour qui tout
doit se faire ?

Ce moi ? C'est moi Rameau , Rameau , fils
de son père ,

D'un oncle très - connu neveu trop ignoré ,
Dans la gêne & l'oubli gisant contre son
gré ,

Fait , suivant son avis , pour d'autres aven-
tures ,

90 SECONDE RAMÉÏDE,

Pour obtenir du ciel, les faveurs les plus
pures,

D'Apollon, en naissant, presque prédestiné,
Nourri dans un berceau de lierre cou-
ronné. (1)

Elevé chaque jour au doux son de la lyre,
A peine encore éclos, tout sembloit me
prédire

Que mes ans fortunés s'écouleraient un jour
Dans les bras de la gloire & dans ceux de
l'amour ;

Quand Momus (2), ce bouffon de céleste
origine,

M'aperçut en passant, & jugeant à ma
mine

Que j'étois propre à faire un de ses favoris,
Résolus de tromper Apollon & Cypris ;

D'arracher un soutien à leur brillant em-
pire,

Et de me destiner à rire & faire rire.

(1) Le premier berceau de M. Rameau a été
l'étui d'une contre-basse.

(2) Momus est la divinité reconnue de tous
les cerveaux timbrés & des railleurs.

D'abord le Dieu badin déroba mon hochet,
Mit sa marotte (1) en place, & , dans son
trébuchet,
Pefant les qualités qui m'étoient nécessaires,
Non pour mon intérêt, mais bien pour ses
affaires,
Estima que mon teint étoit trop délicat ; (2)
Sur son trop de fraîcheur, sur son trop
d'incarnat,
Il rendit un arrêt tout rempli d'injustice ;
La petite vérole en fut l'exécutrice,
Et mon front labouré devint en un feul jour
Le plastron des brocards & l'effroi de
l'amour ;
De la forte affublé, mon burlesque visage
Faisant rire & pleurer chacun sur mon pas-
sage,
De le faire adopter, quel qu'il fut, j'eus
projet,

(1) La marotte est le sceptre de Momus, il est garni de grelots.

(2) Une ancienne tradition porte que M. Rameau étoit très-joli dans son enfance.

92 SECONDE RAMÉÏDE,

Et d'être dans l'état un important fujet.

Il falloit m'embarquer dans la littérature,
De grec & de latin me farcir fans mesure.

Je croyois le favoir, tant j'étois bien timbré,

Pour m'élever fort haut un excellent degré :

Je tends donc bonnement la main à la férule.

Le pédant stupéfait à mon aspect recule :

Nous nous fixons tous deux : un sourire
nous prend,

La classe en faux-bourdon aussitôt le re-
prend.

Il fallut m'échapper ; car la pédanterie

Ne peut rimer qu'en vers à la plaisanterie :

Sa morgue lui plait fort : elle rit à regret :

De son front déridé j'eus payé l'intérêt.

Mal fourni de favoir, & toujours en ba-
lance

Comment je me ferois un homme d'im-
portance,

Un accès de valeur, mais fans redouble-
ment,

Me faifit : je me fais soldat d'un régi-
ment ; (1)

(1) M. Rameau s'engagea à l'âge de dix-sept

J'eusse été quelque jour l'honneur de la
cocarde ;

Mais la fièvre me prit en descendant la
garde.

Dégoûté du métier qui forme les héros,
Des prélats fortunés admirant le repos,
Et l'honnête embonpoint qu'enferme leur
ceinture,

Je donnai, front baissé, dedans la prélature ;
Me voilà tonfuré. Tonfuré ! quoi ! Rameau,
Une couronne encor brille sous ton cha-
peau !

De tant d'états divers qu'embrassa ta jeu-
nesse,

Par goût d'indépendance & par goût de
mollesse,

Tu n'as rien conser'é ? Tu connus leur
néant,

Et tu les oublias en les abandonnant,

Et le petit collet te captive, t'arrête ?

Philosophe à demi, tu crois que sur ta tête,
Dans ce monde, où tu vis, le bonheur
étranger

ans dans le régiment de Poitou. Il monta une
demie garde, & se dégoûta du métier.

94 SECONDE RAMÉÏDE,

Peut, par ce cercle étroit, pleuvoir &
s'arranger ?

Bien ! si c'est le défaut de ma philosophie
De croire les prélats heureux en cette vie,
Par un moyen bien simple on pourra m'en
guérir,

Il faut d'un prieuré bientôt me revêtir.

Calculant à loisir sa valeur mensongère,
Du clincant de son or, j'aurai la preuve
entière ;

Mais jusqu'à ce moment, cher collet, cher
manteau,

Demeurez pour jamais l'ornement de
Rameau.

C'est sous ce vêtement que ma face étran-
gère

Du grand jour de Paris vint chercher la
lumière,

Lorsque du séminaire, un recteur inquiet,
Pour être trop plaissant, m'eut ouvert le
guichet.

Je parus, & d'abord en bonne contenance
Ma fontaine flottoit avecque révérence ;
Le drap en étoit neuf, & tout en ondoyant,
Ma ceinture cédoit aux doux efforts du
vent.

J'allai me présenter à la source féconde, (1)
D'où les bienfaits de Dieu se verfoient sur
ce monde.

J'entre : on fait décliner mon nom & mon
état ,

Le but qui me conduit..... C'est un cano-
nicat ;

Mon nom est Jean Rameau , neveu de
l'organiste ,

Qui n'a jamais touché de messes jansénistes ,
Tonfuré , Dieu merci , au moins de qua-
tre doigts :

Ce sont là , monseigneur , mes titres & mes
droits.

A ce court exposé , si bien fait pour inf-
truire ,

Je crois qu'on auroit ri si l'on avoit su rire ;
Peut-être on se mordit la lèvre adroitement,
Et je fus éconduit sans autre compliment.

C'est ainsi qu'à la cour , au mépris de mon
titre ,

(1) M. Rameau en débarquant du coche alla
trouver le ministre qui avoit alors la feuille
des bénéfices.

96 SECONDE RAMÉÏDE,

La main qui pouvoit tout m'écarta du
pupitre.

J'aurois paisiblement digéré ce mépris ;
Mais par malheur la faim m'attendoit au
logis.

J'ai , me disois - je , un oncle : il faudra
qu'il m'éberge ,

Allons au grand Rameau : ah ! la mauvaise
auberge !

Traiteur ! Si vous voulez attirer les cha-
lans ,

Choisissez bien parmi tous les noms im-
posans ;

Hors qu'à vous ruiner un astre vous con-
traigne ,

Soit mon oncle à jamais banni de votre
enseigne ;

Quel logis que le sien , pour boire & pour
manger !

D'un œuf à demi cuit il fallut m'arranger ;

Mais si le corps étoit vide de nourriture ,

L'esprit abondamment fut pourvu de pâture :

Mon neveu , comme un diable il vous faut
travailler ;

Et d'estoc & de taille il vous faut ferrailer ;
Archet ,

Archet , anche , clavier , que tout vous
obéisse ;

Sous l'effort de vos doigts que le boyau
frémisse :

Cherchez à composer , & dans tant de mé-
tiers ,

Simple apprentif encor , faites des écoliers ;

Vivez à vos dépens : c'est un projet honnête ;

Nous avons bien dîné ; que rien ne vous
arrête ;

Allez vous préparer à vos nouveaux essais ,

Et moi je fourirai de loin à vos succès.

Me voilà bien lotti , fans argent , fans asyle,

Et contraint , fans école , à devenir habile.

J'épargne à mes lecteurs les angoisses , les
maux ,

Les dégoûts rebutans , les impuissans tra-
vaux ,

Tels que le Dieu malin de la plaifanterie

S'apperçut que cela passoit la raillerie ;

D'un petit coup de hache il frappa mon
cerveau ;

Je me crus transporté dans un monde nou-
veau.

98 SECONDE RAMÉÏDE,

Au burlesque enjouement mon ame fut
vouée ,

Et d'un sel ambigu ma langue fut douée.

De plus : je révoltai , j'amufai , & je plûs ,

Et , chassé de partout , partout je reparus :

Semblable au roi de Pont (1) , dans mes
sages retraites ,

Les triomphes souvent suivirent mes dé-
faites.

Je n'étois pas alors bien digne de pitié ,

Car j'avois deux appuis , Momus & l'amitié.

L'un , de mon enjouement foutenoit le délire ,

L'autre écartoit la faim , grand ennemi du
rire ;

Et cependant j'allois toujours déraisonnant ,

Et c'est ainsi qu'un jour je pris femme en
passant.

Je me disois : Rameau , tu n'es rien dans
le monde ;

Ici sur quelque titre il faut que l'on se
fonde :

(1) Tout le monde fait l'histoire de Mithri-
date, roi de Pont.

Si quelqu'un , par hasard , t'ôte encore le
chapeau ,

C'est qu'on salue en toi le neveu de Ra-
meau.

Prends femme , & par l'effet d'une heu-
reuse alliance ,

D'un citoyen complet aspire à l'importance.

Tu te vouas long-temps au triste célibat ;

Tu feras plus heureux dans ce nouvel état.

Je me crus ; j'épousai : je me pressai de
vivre ,

Et je fis dans un an , un enfant & un
livre. (1)

Père , auteur & mari , de titres étayé ,

Au physique , au moral , je croyois tout
payé ;

Malheureux ! un instant ouvre la sépulture

A ma femme , à mon fils , à mon livre ;
oh nature !

A de semblables coups as-tu pu résister ?

Après de tels revers , qui nous fait exister ?

(1) Ce livre est un recueil de pièces de
Clavecin , dignes d'avoir eu un père plus heu-
reux & un meilleur sort.

100 SECONDE RAMÉÏDE ,

Renversé , confondu , contemplant mon
naufrage ,

Et mes tristes débris écartés du rivage ,

Du destin je croyois ne plus craindre les
coups ,

Quand je me sens frappé du plus cruel de
tous.

Le grand Rameau n'est plus ! les Muses
désolées

Partout à son honneur dressent des mau-
folées.

Vers le néant alors je me sens transporté :

Son nom me déroboit à mon obscurité ,

Et dans son tourbillon , ma planète égarée

D'un éclat emprunté se voyoit éclairée.

Je ne suis donc plus rien , me dis-je avec
transport :

Il est temps de mourir puisque mon oncle
est mort.

Mourir ! Momus accourt , par la manche
me tire ,

Mourir ! mourir , Rameau ! eh ! c'est le
temps de rire.

Qui rire ? Moi , morbleu ! mais de qui ?
mais de quoi ?

Il faut rire de tout , en commençant par toi.
Si j'en juge assez bien , ton chagrin est
comique ;

Abandonne les pleurs au théâtre lyrique.
Il faut être inhumain pour braver la dou-
leur

De l'Univers dansant qui perd son créa-
teur , (1)

Mais toi ! peux - tu manquer de ressource ,
d'asyle ?

S'il falloit , au besoin , je t'en montrerois
mille ;

Mais un seul te suffit ; Condé , l'ami de
Mars ,

Favori de l'amour & l'appui des beaux arts.
Un éloge de moi te surprendra peut-être ;
Mais je ne suis malin qu'autant que je
dois l'être ;

Respectant la vertu qui les égale aux
Dieux ,

J'attaque les mortels quand ils sont vicieux.

(1) On peut dire que tous les danseurs de
l'Europe doivent l'excellence où ils ont porté
leur art à M. Rameau.

102 SECONDE RAMÉÏDE.

Aborde ce héros : rempli de confiance ,
Implore les effets de sa munificence ;
Ne crains pas de refus : sa main cherche à
s'ouvrir ,

Heureuse de trouver quelqu'un à secourir.
On ne fatigue pas sa bonté , sa clémence ;
Dès qu'un infortuné paroît en sa présence ,
Dans ses yeux attendris on lit ce vers
heureux.

*Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit mal-
heureux.*

Mais réponds - toi , Rameau : tu crois que
l'abondance

Doit dans un doux loisir nourrir ton
indolence ;

Qu'un héros , secondant tes desirs indiscrets,
Doit à sa grandeur même égaler ses bien-
faits.

Quel est donc l'intérêt qui pour toi sol-
licite ?

Qu'as-tu dit ? Qu'as-tu fait ? & quel est
ton mérite ?

Renonce à rien prétendre ou prouve mieux
tes droits :

Momus & toi font fols ; mais vous n'êtes
pas trois ,

Réfous cet argument.... Répondre ! beau
dilemme !

Que je mépriserois, s'il n'étoit de moi-
même.

Eh quoi ! j'existe encore & j'ai mes cin-
quante ans ,

Sans moyens , fans appui , fans détours ,
fans talens :

En incagnant le sort qui tend à me détruire,
J'échappe avec adresse au néant qui m'at-
tire.....

Taisez-vous , ma raison : fans doute il feroit
beau

Qu'on entendît parler la raison de Rameau.
Qu'on me laisse à Momus : il m'appelle ,
il m'inspire ;

C'est lui qui va dicter tout ce que je vais
dire.

Lui-même , en épargnant la peine à mon
cerveau ,

Des biens où je prétends va tracer le
tableau.

L'heureux temps que c'étoit , quand les
grands de la terre

Faisoient des fols pommés le cas qu'on en
doit faire !

104 SECONDE RAMÉIDE.

Etablis à la cour, fans être confondus,
On ne chicanoit point les droits qui nous
font dûs :

Nous laissions aux guerriers les périls de la
guerre,

Les affaires d'état au grave ministère,
L'adroite politique aller chez l'étranger,
Le docteur à son banc, au troupeau le
berger :

Tandis que, fans rivaux, libres dans nos
faillies,

Nous avions seuls le droit de faire des folies ;
Notre enjouement naïf & nos piquans bons
mots

Faisoient le contrepoids des flatteurs & des
fots.

Ennemis des travers, fléaux du ridicule,
Malheur à qui tomboit dessous notre férule ;
Rien ne pouvoit le mettre à l'abri des bro-
cards :

Il étoit persiflé, criblé de toutes parts ;
Et le prince, appuyant notre plaifanterie,
Tiroit un profit clair de la bouffonnerie.
Tout alloit bien chez lui ; nous fûmes en
faveur ;

Le courtifan jaloux le vit avec douleur ;
Comme il se prête à tout, soudain il se
transforme

Et fait notre métier fans prendre l'uni-
forme ; (1)

Mais , soit dit fans manquer au peuple cour-
tifan ,

L'art produifit d'abord plus d'un mauvais
plaisant ;

A force d'exercer nos rivaux s'aguerrir-
rent ;

Aux finesses de l'art bientôt ils atteignirent ;

Et nous fûmes forcés , contre nos intérêts ,

A les avouer tous pour fols , faits & parfaits.

Notre crédit alors vers fa chute s'avance ;

Nos gages retranchés en forment la balance.

Quel trésor eût suffi pour tous nous sou-
doyer ?

Nous étions trop de fols pour qu'on pût
nous payer.

(1) Tout le monde fait que l'ancien uni-
forme des fols de cour étoit , manteau & chaufles
mi-partis jaune & rouge , le bonnet pointu ,
à oreilles garnies de grelots.

Sans argent, sans appui, plongés dans la
disgrace,

Il nous fallut bientôt abandonner la place ;
Mais nous fûmes les seuls, nos rivaux à
l'envi

Exercèrent l'emploi qu'ils nous avoient ravi :
L'habitude à ce point corrompant la nature
Qu'ils ne raisonnoient plus, sinon par
aventure.

Depuis ce temps, le mal s'accrut de jour en
jour ;

Le peuple, imitateur des sottises de cour,
Craignant que sa raison ne parut trop vul-
gaire,

Fit de baliverner sa principale affaire.

Bientôt ce fera pis, on ne s'entendra plus.

Il est temps d'appliquer le remède à l'abus,

Pour prévenir enfin une entière ruine,

Par de bons réglemens remontons la ma-
chine ;

Et, la faisant rouler sur ses premiers pivots,

Mettons en dignes mains le sceptre & ses
grelots : (I)

(I) Le sceptre de la Folie est une marotte
garnie de grelots.

Pofons que je fois chef de cette Hiérarchie.
Tous ces fous fans aveu je veux qu'on me
les lie,

Et qu'on me laiffe entr'eux choifir les plus
plaifans,

Dont je veux, à mon gré, faire mes fuf-
fragans :

J'enverrai travailler mes prévôts à la ronde,
Et moi, je fervirai le plus grand roi du
monde.

A mon nouvel état, pour donner un reflet,
Il convient que je fois cardinal à brevet.

Si Rome à mes defleins vouloit mettre une
entrave,

Je renonce dès - lors à mon droit au con-
clave :

Non qu'au pays latin je n'aie des amis ;

Je compte fur Pasquin & fur fon vis-à-
vis. (1)

Mais je veux me passer de l'attache de
Rome,

(1) Marforio & Pasquin, statues qui font à Rome, très-connues par les fatyres qu'on y fait courir sous leur nom.

108 SECONDE RAMÉÏDE,

Et de mon fuzerain je prétends être l'homme,
Une fois décoré de ce titre éclatant,
Je dois à la fortune aller tambour battant,
Et d'un indult, armé, (1) fans qu'on s'en
scandalise ,

Envahir tous les biens qui feront à ma guise.
Et, d'abord, je prétends m'emparer d'un
emploi

Qui ne peut convenir à nul autre qu'à moi.
Dans le cœur de l'état, certaine république,
Sous le nom de sénat & de peuple lyrique,
Menace de tomber dans le dérèglement,
Pour un goût étranger que le bon goût
dément ;

Cherchant à s'écarter de la belle nature,
Et même à se soustraire au bâton de mesure.
La république court un danger qui fait peur,
Et c'est le cas forcé de faire un dictateur. (2)
Je veux l'être & le suis, fans prendre les
auspices ,

(1) On connoît les privilèges d'un indult cardinal.

(2) Dans les pressans dangers de la république Romaine on créoit un dictateur.

Ni l'avis du sénat , ni le vœu des Comices ;
De mon nouvel état arborant le cachet ,
Deux doigts de laticlave (1) orneront
mon rochet.

Et, sans m'embarasser du murmure frivole
De ce peuple chantant, je monte au capitolé.
J'arrive , & , sur le champ , je fais par mes
licteurs

Fouetter compositeurs , acteurs , chanteurs ,
auteurs.

Je crois que je les tiens ! . . . Ah canaille
lyrique !

Je vous ferai sentir ma verge despotique ,
Et votre orgueil dût-il en gémir de nou-
veau ,

On vous verra fléchir sous un autre Rameau
Le désordre apaisé , ma vigilance unique
Jette sur les détails un regard politique ,
J'entrevois qu'un abus se glisse à l'opéra ,
Par un décret conçu, Momus. . . & cétera
Le sexe féminin tenant à cet empire ,
A l'argent , au plaisir , uniquement aspire ,
Sous peine de mourir , de haillons revêtu ,

(1) Robe de la haute magistrature.

110 SECONDE RAMÉÏDE ,

Il ne peut même avoir une ombre de vertu ;
Et contre le décret , en nous faisant la
nique ,

Le rusé , sous nos yeux , tous les jours en
trafique.

Pour mettre tout en règle , un édit me créera
Sindic de la vertu des filles d'opéra.

A l'effaim fémillant devenu nécessaire ,
Je n'aurai pas besoin de payer ni de plaire :
On voudra de mon joug adoucir les rigueurs ,
Et l'on m'apportera la dixme des faveurs :
J'en userai sans doute avecque complai-
sance ,

Elles éprouveront l'effet de ma clémence ;
Mais , sur l'essentiel , craignant d'être dis-
trait ,

Je les laisse , & m'attache à suivre mon
objet ;

Du bel esprit , enfin , j'aspire à la régie.
Depuis long-temps , en France , & prose &
poésie

Manquent de feu , de sel , d'invention , de
goût ,

Les fonds sont dissipés & la caisse est à bout.
Par où sont-ils passés ? ah voici la manie !

On en dépense trop en bonne compagnie :
 On s'y gorge d'esprit ; les soixante fermiers
 A prodiguer le leur y sont tous des premiers,
 En paillettes on a répandu son génie ,
 Puis on est ruiné faute d'économie.

Doucement ! doucement ! messieurs les
 beaux esprits ,

Sur un tout autre pied vous vous verrez
 réduits ;

Souffrez pour un instant que la règle vous
 dompte ,

Et la postérité recevra votre compte.

Attendant mes bienfaits , vos vœux les plus
 ardents

Doivent m'ouvrir la route aux honneurs où
 je tends.

Aux grandes dignités le relief est utile ,
 Son éclat leur foumet le sage & l'imbécile ;

Il convient d'un cordon que je sois décoré.

Des ordres établis nul n'étant à mon gré ,

Je veux en créer un qui soit plus à ma
 guise.

Il tiendra tout de moi , statuts , règle ,
 devise ;

112 SECONDE RAMÉÏDE,

Connu sous l'heureux nom que je veux lui
donner

De Chevaliers errans à l'heure du dîner.

Qu'aux plus friands morceaux partout on
les convie ,

Qu'à leur aspect soudain la table soit servie ,
Et , sans qu'ils soient tenus même des me-
nus frais ,

D'être attentifs , polis , complaisans ou dis-
crets :

Pour ruban , en écharpe ils auront la ser-
viette ,

Moi , comme chancelier , je la porte en
bavette ;

Que sur leur estomac des crachats éclatans
Portent un plat chargé de deux couteaux
tranchans.

Il faut collier , (1) manteau pour les céré-
monies ,

(1) Des cuillers & des fourchettes entrelacés
& noués par des cure-dents , forment le collier ;
le cri de guerre est faim & soif ; le manteau de
cérémonie est la nape damassée ; elle est étendue
sans plis sous l'écusson , supportée par deux
chancres marins.

Il faut un cri de guerre avec des armoiries ;
Mais on verra les vœux, les preuves ,
tout le plan ,

Dans mon livre appelé ; l'*Ordre du cordon
blanc.*

Décoré, bien doté, ma puissance établie,
Et mon ambition suffisamment remplie,
De l'air le plus subtil faisant mon élément
Au faite du palais je prends mon loge-
ment ;

D'où puisse, incessamment, ma sage défiance
Suivre tous les détails soumis à ma puis-
sance ,

Siffler tous les travers à mes yeux exposés :
Tremblez , esprits bourrus , qui m'êtes op-
posés.



Handwritten text, possibly a list or notes, located in the upper middle section of the page.

Handwritten text, possibly a list or notes, located in the middle section of the page.

Handwritten text, possibly a list or notes, located in the lower middle section of the page.

LE ROI

DE

FOULE-POINTE.

On a cherché à écrire cette nouvelle d'un style qui pût convenir aux acteurs qu'on devoit y introduire. Ce n'est point le ton de Scarron qu'on a cherché à prendre ; mais celui d'un homme qui , dans le siècle passé , donnoit une gazette en vers. Si ce ton peut produire de la variété dans l'amusement , pourquoi le proscrire ? surtout s'il s'adapte mieux qu'un autre à quelque matière ; la monotonie engendre le dégoût. C'est parce que les vers paroissent tous sortir de la même plume , plus ou moins mal taillée , que depuis longtemps ils ont rebuté les lecteurs.

L E R O I
D E
F O U L E - P O I N T E . (1)

NOUVELLE AFRICAINE

En Vers.

Nous avons tous l'ame Romaine ,
Depuis César jusqu'à Guillot ;
De l'Univers, quand on feroit un lot ,
Chacun de nous prétendrait à l'aubaine.
Mais, d'où nous vient d'avoir l'ame si
vaine ?

Savans ! ceci n'est pas à dédaigner ,
Indiquez donc pour la lutte prochaine ,
Un prix à qui pourra mieux désigner ,
Dans tous les rangs de cette race humaine ,
D'où peut venir cette soif de régner.

(1) Le style de ce conte est plus burlesque & plus digne de Scarron que de l'auteur.

Existe-t-il quelque part un terrier ;
Ne pourroit-on trouver quelque papier ,
Qui nous prouvât que notre espèce est
reine ?

On ne doit pas y regretter la peine :
La découverte a de quoi la payer.
Pour nous aider , en matière aussi neuve ,
Si notre instinct fournissoit une preuve :
N'est-ce donc rien qu'un instinct général ?
Si tous les chiens chassent ou bien ou mal ,
Auroit-on tort de vouloir en conclure
Que tous les chiens sont chasseurs par
nature ?

Or ... mais laissons le sujet entrepris
A ceux qui vont se disputer le prix.
Pour moi , qui tout-au-plus me pique
De régenter par mes écrits ,
Il faut que je passe en Afrique :
Et tandis que l'on va , discutant notre
droit ,
Prouver que les humains sont moins fous
qu'on ne croit ;
Tous ceux que de régner la fureur
aiguillonne ,

Y pourront, sous mes pas, trouver une
couronne.

Nous sommes à Madagascar ;
Le calme, ou quelque autre hasard ,
Et peut - être quelque dérive ,
Font aborder à cette rive ,
Les gens dont nous allons parler.
Le compas, que le marin pointe ,
Vient de relever *Foule-Pointe* ;
C'est là qu'ils vont se déballer.
Qu'on s'approche : la côte est saine ;
Le vaisseau s'y joint à la plaine ,
Mis à l'abri par le rocher.
C'est d'abord l'eau qu'il faut chercher ;
Puis les fruits que le terrain donne ;
Puis le bétail, dont il foisonne ;
On ne voit que des empressés ,
Mais qui font-ils ? je vous en prie ,
Dites le nom , ou la patrie ;
Ce sont des François ! c'est assez.
Voilà des gens de connoissance :
Sur ce qu'ils auront observé
Nous n'aurons rien de réservé.
D'abord un lieutenant s'avance ,
Suivi de quatre matelots ,

Et quelque chose est sur leur dos,
Ce feront des présens, je pense.
Par les présens, ils ont appris
Qu'on profite en plage étrangère,
Et je ne connois pas de terre
Où les cadeaux n'ont pas leur prix :
Mais je vois venir une troupe
Qui marche pour les recevoir.
Cela forme un singulier groupe :
Il est tout nud ; - comme il est noir ! . . .
C'est l'uniforme du terroir.
Les deux troupes se sont fait face ;
On voudroit se parler ; bon soir,
L'un babille, l'autre grimacé ;
Aucun ne s'entend, le temps passe,
Enfin le geste prend la place
De cet outil rempli d'audace,
Qui fait tant de bruit au parloir.
On s'entend mieux : on s'achemine,
Confidemment, comme il paroît ;
On trouve au pied d'une colline,
Un homme sur un tabouret,
Poing sur le flanc, tête élevée,
Coëffure en plumes relevée,
Qui n'est ni turban, ni bonnet ;

Le tout n'étant sâle , ni net ;
 Autour des reins une ceinture ,
 Large assez pour cacher aux yeux
 Ce qu'on y dérobe en tous lieux ,
 Par le conseil de la nature :
 Cet ornement est surmônté
 D'un fabre , qui pend au côté ;
 Ce quidam fier , mais point bravache ,
 A sous le nez double moustache.
 A droite , à gauche , on compte en tout
 Quatre personnages debout ,
 Placés très-près de sa personne ;
 Ce sont gens dont le poil grisonne :
 A ses pieds , de jeunes enfans
 Sont en posture d'Icoglans.
 Plus loin est une troupe armée ,
 En divers pelotons semée ,
 Portant lances & javelots ,
 Et la pharêtre sur le dos.
 Au chaud , cette troupe aguerrie ,
 Semble en braver l'intempérie ;
 Sous un arbre le chef gité ,
 Consulte sa commodité.
 Peu de gens devinent , je gage ,
 L'importance du personnage ,

Eh bien ! j'en répons , sur ma foi ,
Je viens de vous montrer un roi.
Qui fait le roi ? C'est la puissance ;
Celle-ci , rien ne la balance.
Quand il parle , il n'a jamais tort :
Bon jusques-là , mais ô démence !
Il a droit de vie & de mort.
Notre ambassade , qui s'avance ,
Va recevoir son audience ,
Le François veut gesticuler.
Officier ! vous pouvez parler ,
Dit gravement notre monarque ;
Le discours n'ayant rien qui marque ,
Nous commençons par l'abréger.
Il faut de l'eau , de la volaille ,
Du bois & quelque victuaille ;
Suivez-moi jusqu'à mon palais ,
Dit le prince , & tout marche en paix.
Le François , à bon droit , s'étonne :
Ce mot , palais , bien haut résonne ;
La langue ne l'inventa pas ,
Pour désigner des Ajoupas. (1)

(1) *Ajoupas* , nom donné aux cabanes des Nègres.

Puis un noir parloit son langage
 Sans hésiter ! allons courage,
 Dit-il, ici nous ferons bien.
 L'homme, qui, comme nous s'explique,
 N'apprit pas le françois pour rien :
 Ou bien ce seroit chose unique.
 Le palais n'étoit pas bien loin ;
 Il est de moderne structure :
 On n'y voit vase ni peinture ;
 Il est recouvert, avec soin,
 De paille de ris, & de foin,
 Et si, pour s'asseoir sur la dure,
 Un peu de tapis fait besoin,
 Une natte y fert de tenture :
 Déjà le prince est en posture.

L E R O I.

Lieutenant, Dieu vous donne paix,
 Asseyez-vous : je vous connois.

L E L I E U T E N A N T.

Vous me connoissez ! . . . d'aventure
 N'êtes-vous pas ? . . . (à part) c'est lui,
 j'en jure.

N'êtes-vous pas Thomas Farais,

Le tonnelier de l'*Aventure*, (1)
Qui nous causa tant de regrets?

L E R O I.

C'est moi, vous voyez la posture
Que le fort m'a fait prendre ici,
Je n'ose dire, Dieu merci.
J'y règne, & c'est chose bien dure.

L E L I E U T E N A N T.

De grâce, expliquez - moi ceci:
Je ne comprends ni la figure
Que vous y faites, ni pourquoi,
Je vous y trouve.

L E R O I.

Ecoutez - moi.

Je vais vous conter mon histoire.
Mais d'abord, commençons par boire.
Les Anglois fréquentent ce lieu,
Et j'ai chez moi de tout un peu,
Et bien plus que je n'en désire.
J'étois brouillé, mais dès le port,
Avec le maître du navire,
Cet homme, cherchant à me nuire,

(1) Nom d'un vaisseau de la Compagnie.

Dès que nous fûmes dans le bord,
Ne cessoit d'exercer sa rage
Sur ma conduite & mon ouvrage:
Me faisoit maltraiter à tort
Et retrancher (1). Ce personnage
Me déplut tant, qu'en un transport,
Un jour qu'il cavoit au plus fort,
M'accablant d'un nouvel outrage,
Je l'étendis sur le plat bord,
Et crus en avoir fait un mort.
Nous nous trouvions dans ce parage:
Il faisoit calme; sur le champ
Je saute à l'eau, je plonge, nage,
Cherchant à gagner le rivage;
Il étoit nuit,

LE LIEUTENANT.

Tout l'équipage

Vous crut noyé :

LE ROI.

J'allois grand frais, (2)

(1) Retrancher, c'est priver de vins & autre douceur.

(2) Manière que les marins employent pour exprimer qu'ils font beaucoup de chemin en peu de temps.

La frayeur me ferroit de près,
Et me portoit dessus la lame,
Mes deux bras me servant de rame.
Je me trouve à terre arrivé,
Et dors jusqu'au soleil levé.
Ayant exposé ma chemise
Et ma culotte au vent de bise,
Le tout étant par trop lavé,
Au réveil, quelle est ma surprise !
En me voyant dévalisé ?
Mes voleurs sont là dans l'attente,
Après avoir fouillé partout,
De voir, quand je serois debout,
S'il n'est rien sous moi qui les tente :
Car ils n'ont plus rien à trouver
Sur moi, qui suis nud comme un ver.
Voyant que rien ne se présente,
Pour me quitter, on parlemente ;
Moi, je déguise mon chagrin.
Eux la mine, peu rebutante,
Entre maligne & caressante,
Pensent à prendre leur chemin,
Que faire ? il falloit bien les suivre,
J'étois tourmenté par la faim ;
Le plus pressé c'étoit de vivre.

Je prends mon parti sur le champ
Et marche d'un air confiant.

Nous sommes rendus au village ;

Par mes gestes je les engage

A m'abandonner quelques fruits ,

Demi verts & demi pourris.

Je les prends ; on me laisse faire ;

On renforce mon ordinaire

D'un peu de ris , d'un peu de bière

Faite à la mode du pays ;

Leurs yeux paroissent réjouis ,

Me voyant me tirer d'affaire.

En cas que je veuille dormir ,

On me jette quelque litière ,

Et j'essaie de m'affoupir ,

En voyant que , pour réussir ,

La complaisance est nécessaire.

Je vous détaille , en abrégé ,

Ce que je fis pour leur complaire ;

On goûta ma façon de faire ,

Et je me vis leur agrégé.

Pour acquérir la bourgeoisie ,

Trois jours après je me marie :

Pour ma nôce il faut me vêtir ,

Et je n'avois pas à choisir.

Que faire , pour vaincre l'obstacle ?
Le jennipas (1) me teint en noir ,
Et l'huile en est le polissoir.
On pense crier au miracle.
J'en fus mieux accueilli de tous ,
Surtout mon épouse , enivrée ,
M'adora sous cette livrée ,
Croyant que je cherchois ses goûts.
Cependant quelque temps se passe
Sans nous amener de disgrâce ,
Quand les Arabes (2) vagabonds
Viennent fondre sur nos cantons.
Il fallut se mettre en défense :
Nous nous armions en diligence ;
Notre ennemi fut repouffé ,
Et notre chef à mort blessé.
Un autre a bientôt pris la place :
Je dirai par occasion ,
L'usage de la nation.
Quelque danger qui le menace ,

(1) *Jennipas* , graine qui teint la peau de la couleur de celle des Nègres.

(2) Il y a à Madagascar une forte colonie Arabe.

Le roi doit ici faire face ;
Toujours en tête , il est plastron ;
S'il vouloit faire volte face ,
Il est étendu sur la place ,
Et par sa propre légion.
Celui que l'on venoit d'élire ,
Dans un combat ayant du pire ,
Fit quelques pas en reculant :
On l'assassine au même instant.
La retraite fut meurtrière ;
Aucun ne tourna le derrière ;
La nuit vint garantir ma peau ,
En la couvrant de son manteau.
Notre défaite étant complète ,
Les bois nous servent de retraite ;
Mais quand il fallut faire un roi ,
L'Arabe inspirant de l'effroi ,
Nul n'en voulut prendre l'emploi ;
Enfin , ils s'en viennent à moi.
J'aurois dû les envoyer paître.

L E L I E U T E N A N T .

Je ne comprends pas le pourquoi ?
Il est doux de donner la loi ,
En quelque part que ce puisse être ;

Et l'on n'est pas si mal gité,
Dès que l'on prime à volonté.

L E R O I.

Oui ! volonté. La chose est bonne.
C'est sur ce ton que l'on raisonne,
Quand on juge légèrement.
J'ai bien la tête aussi Bretonne
Qu'on puisse l'avoir : cependant,
Sans vous en dire le comment,
Toutes les choses que j'ordonne,
On me les fait vouloir avant.
Mais poursuivons : je me vois maître,
Je m'en défendis mal, peut-être.
Mais maître après que, toutefois,
On m'eût reçu selon les lois.
Tant pis si ceci vous ennuie ;
Mais je juge très - à - propos
De vous dépeindre en quatre mots
Cette étrange cérémonie.
Dans la terre on prépare un trou,
Un large & profond casse-cou.
Un gazon aux yeux le déguise.
Il se soutient par l'entremise
De quelques bâtons de bois verd,

Par qui le piège est recouvert.
 Il faut qu'au beau milieu j'avance,
 Environné de l'assistance,
 Qui tient exactement le bord :
 A chaque pas le sol balance ;
 Mais le danger devient plus fort,
 Lorsqu'on vient, en belle ordonnance,
 Me présenter de toute part
 Des biens du pays l'abondance.
 Que si, quelque temps, je balance,
 A les répandre, à tout hasard,
 Sur le peuple qui m'environne,
 Le plancher, que le poids étonne,
 Sous mes pieds va bientôt faillir :
 Lors le casse-cou d'engloutir
 Le monarque avec sa couronne.
 Oh, ce quart d'heure est bien maudit !
 Je sue, en faisant le récit.
 J'en suis dehors : on m'environne.
 « Jurez - nous d'être tout à tous,
 „ Et de n'être jamais à vous. »
 Ils m'ont dit vrai, par la jernie !
 Je leur appartiens, & renie
 Le jour où, faute d'autre emploi,
 Je consentis qu'on me fit roi.

LE LIEUTENANT.

Mais, Farais, je fens qu'à la guerre,
 Votre rôle pourroit déplaire ;
 Du reste, ne manquant de rien.

LE ROI.

Mon lieutenant, j'ai trop de bien.
 Autour de nous quand tout regorge,
 On s'en donne jusqu'à la gorge ;
 Puis on finit, faute de goût,
 Par être rebuté de tout.

LE LIEUTENANT.

Ménagez votre jouissance.

LE ROI.

Oui ! moi, donner dans l'abstinence,
 Pour me réveiller l'appetit !
 Notre major (1) me l'auroit dit.
 C'est une plaifante ordonnance !
 Il ne faut pas que le besoin,
 Vienne par notre propre foin.

(1) On donne à bord le nom de major au chirurgien.

LE LIEUTENANT.

Mais vous avez pris une épouse...

LE ROI.

Bien plus d'une, & n'en avoir point
Est un état que je jalouse.

LE LIEUTENANT.

Vous êtes maître sur ce point.

LE ROI.

Je le voudrois ; mais ma personne
Est la récompense de ceux
Qui m'aident à me tirer mieux
Des embarras de la couronne.
Tous se montrent ambitieux
De vouloir me donner leurs filles,
Pour que j'honore leurs familles.
Si je préfère l'un d'entr'eux,
A l'instant l'autre le jalouse ;
On vient me tourmenter : j'épouse.
Et j'ajoute à mes superflus
Encore une femme de plus ;
Puis de bâtards une abondance !
J'en suis effrayé quand j'y pense.

LE LIEUTENANT.

Mais cela doit vous attacher.

LE ROI.

Rien de tout cela ne m'est cher.

LE LIEUTENANT.

Pas une femme qui vous plaise ?

LE ROI.

Vous en parlez bien à votre aise :

Tout cela rampe devant moi ,

Si bien qu'à peine les connois - je.

Chacun pour sa femme est un roi ;

J'ai bien un autre privilège ;

J'inspire une forte d'effroi ;

Dès qu'on me voit on se prosterne.

C'est un plaisir d'être servi.

Etre adoré , c'est un ennui.

Il m'est avis que l'on me berne.

LE LIEUTENANT.

Pour me tirer de ce souci ,

Moi , j'en mettrois une à son aise.

LE ROI.

Et vous feriez fort mal ici.

Mettez le pied dans la fournaise ,

Le pas seroit moins hasardeux.
 Jamais ici l'espèce mâle
 Jusqu'à ce point ne se ravale ;
 Ailleurs, sans doute, l'on fait mieux :
 On a des femmes & des belles,
 Nous, nous n'avons que des femelles ;
 C'est un bétail bien ennuyeux.
 Quant à moi, j'en ai jusqu'aux yeux.
 Au moins, quand je n'en avois qu'une,
 Je supportois mon infortune ;
 Elle étoit plus bête qu'un chien ;
 Mais souvent un chien intéresse ;
 Et, quoique je la tinse en lesse
 En hasardant une carelle,
 En ce temps je ne risquois rien ;
 Mais aujourd'hui, qu'on m'environne,
 Si je veux garder la couronne,
 En soutenant ma dignité ;
 Voilà la femme de côté,
 Et, sur ce point, on m'espionne ?

LE LIEUTENANT.

Qui vous empêche d'abdiquer ?

LE ROI.

J'aurois peine à me l'expliquer ;

M ij

Mais retourner à la tanière ,
Qui , dans ma fortune première ,
Autrefois me servoit de port ,
Me sembleroit un triste fort.
Il faudroit quitter un trésor ;
C'est un amas de poudre d'or ,
Et de quoi remplir une chambre
De rassade , de perles , d'ambre ,
De zinc , de nacre , de morfil.
En ce pays , comme au Brésil ,
D'aucun plaisir ce n'est le gage ,
Et mon ame y tient , dont j'enrage.
Il n'est pas jusqu'à mon ferrail ,
Dont , pour deux sols , j'offre le bail ,
Que je ne quitterois , je pense ,
Que pour un autre en espérance.
Je suis forcé d'en convenir ;
Car la vérité me l'arrache ,
Encor que ce soit sans plaisir ,
Cette jouissance m'attache.
Puis ces noirs , que j'ai régentés ,
Me retrouvant dans l'impuissance ,
Pourroient bien en tirer vengeance.
Chose à quoi l'on ne se fait pas ,
Quand long-temps on a fait le prince ,

Est de voir l'homme le plus mince
Vous regarder du haut en bas.
Si je reste dans ces climats,
Je ne puis faire un autre rêve,
Ou que j'y règne, ou que j'y crève;
Mais, pour me tirer d'embarras,
Il faut que vous fassiez enforte
De m'en ouvrir demain la porte.

LE LIEUTENANT.

C'est à quoi j'avois avisé,
Et rien, je crois, n'est plus aisé;
Venez au vaisseau.

LE ROI.

Ma cohorte,
Qui malgré moi, partout m'escorte,
N'y viendra pas; elle me suit,
Quand c'est elle qui me conduit.
Mais, écoutez; faites enforte,
De nous envelopper. Je puis
Changer, dans les lieux où je suis,
Ma résidence journalière.
Ma maison, qui n'est pas de pierre,
Se porte à l'endroit que je veux.
Je campe dans un chemin creux,

Où vous tendez une embuscade.
 Mon trésor fuit; vient l'escalade,
 Et vous nous enlevez tous deux;
 Alors, par le droit de la guerre,
 Nous sommes prisonniers.

L E L I E U T E N A N T.

Au mieux;

Mais ce coup est trop hasardeux:
 Nous abordons à cette terre,
 Non pour y déclarer la guerre,
 Non pour en désoler le sol;
 Mais pour y demander l'ancrage,
 Et vous nous proposez un vol!

L E R O I.

Vous ne causerez nul dommage:
 Ce trésor feroit l'héritage
 D'un autre imbécille de roi,
 Qui n'en feroit pas plus que moi.

L E L I E U T E N A N T.

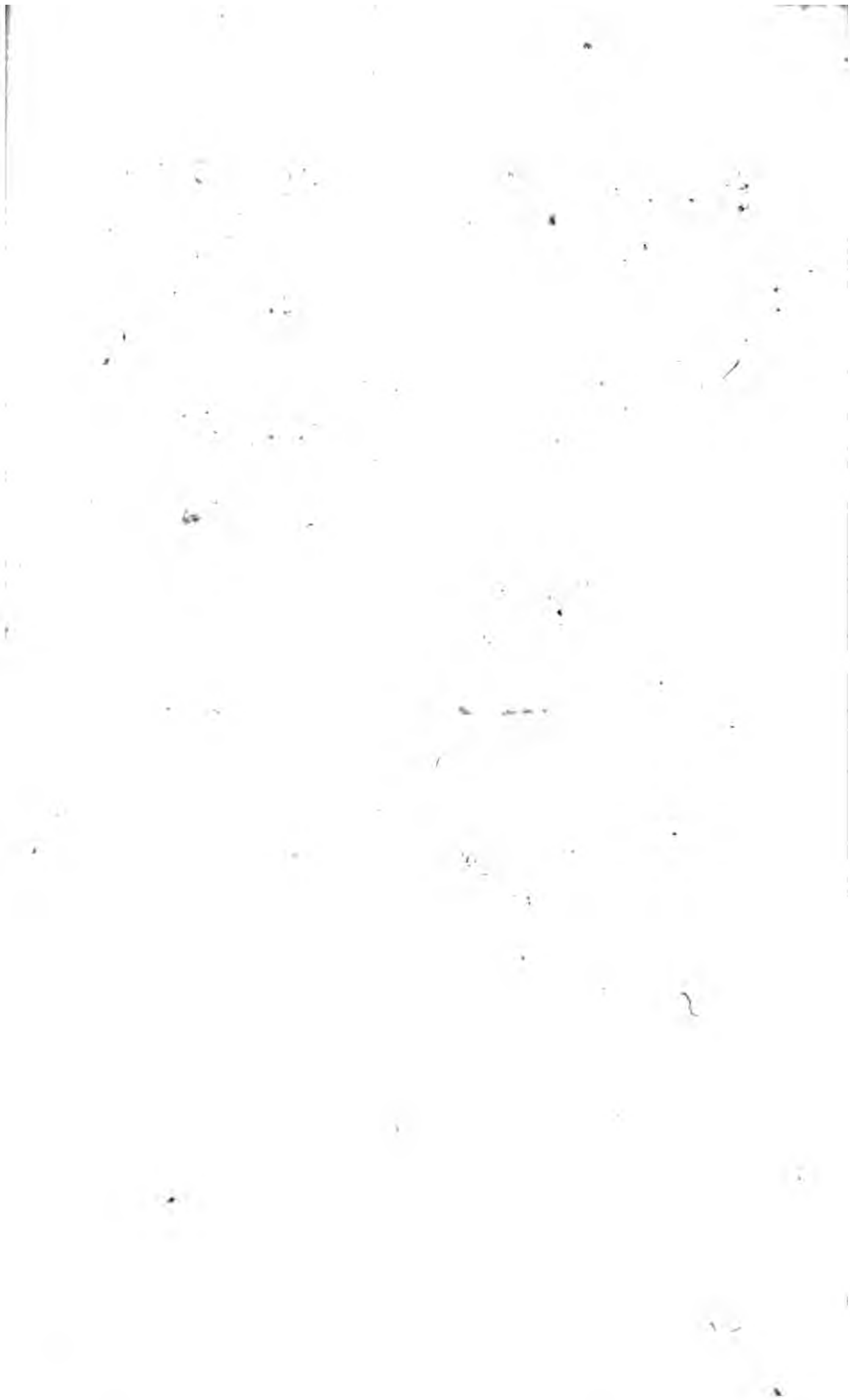
Vous êtes sujet de la France,
 Sans rien blesser, on peut, je pense,
 En usant du droit du plus fort,
 Et laissant là votre chevance,
 Vous réclamer sans faire tort.

LE ROI.

Oui ! je reverrois la Bretagne ,
Et je m'y montrerois fans bien !
Si la misère m'accompagne ,
J'aime mieux être roi que rien.

LE LIEUTENANT.

Ami , les honneurs de la terre
Nous subjuguent plus qu'on ne croit
A ma fanté , buvez ce verre ,
Et je vais crier , le roi boit !



R A C H E L,
o u
LA BELLE JUIVE.



P R É F A C E.

LA nouvelle qui suit est tirée de la *chronique générale Espagnole*. Elle fournit le sujet de deux romans, fort rares aujourd'hui & presque inconnus, & de quatre tragédies dans la même langue. Le dernier de ces drames, mis au théâtre par Dom Vincent Garcia de la Huerta, est le seul qui y soit demeuré. C'est une des tragédies les moins irrégulières de cette nation.

Le roi Alphonse, personnage mis sur la scène, est Alphonse Raymond, fils de Raymond comte de Bourgogne, & mari de la célèbre Urraque. Cet Alphonse Ray-

mond fut, pour ainsi dire, l'Hercule des Espagnols. Monté sur le trône à l'âge de quatre ans, livré à un de ses oncles maternels, qui s'empara de lui & de ses états, sous prétexte de se charger de sa tutèle, délivré par sa mère Urraque pour devenir le jouet des factions & des querelles de deux maisons rivales, celle de Castro & celle de Lara, attaqué dans toutes ses possessions par les rois Espagnols ses voisins, par les Maures & Arabes des deux Continens; il étouffa, pour ainsi dire, tous les serpens qui environnoient son berceau, avec le secours des braves Castillans, dont il devint l'idole. Il ne cessa de combattre
&

& de vaincre tout autour de lui, jusqu'à l'âge de vingt ans, que possesseur tranquille des couronnes de Castille, Léon, Galice, d'une partie de l'Andalousie, il se laissa emporter par le zèle à la suite de Godefroi de Bouillon à la conquête de la Terre - Sainte. Les chroniqueurs lui font vaincre les rois de Perse, de Syrie, les soudans d'Egypte, & le ramènent trois ans après triomphant sur les bords du Tage où de nouveaux lauriers l'attendoient. Les Maures de Grenade, de Cordoue, unis à ceux d'Afrique, enhardis par son absence, avoient formé des entreprises contre ses états & ceux de ses voisins. Alphonse Raymond en

triomphe comme il avoit fait jusques-là de tous ses adversaires. Et après avoir été cueillir des nouveaux lauriers dans la Guyenne, gagné une victoire mémorable dans les plaines de Toulouse, vient s'établir tranquillement à Tolède avec son épouse Ermengère. Là devenu passionnément amoureux d'une Juive, nommée la Belle Rachel, il oublie pour elle tous ses devoirs. Son épouse est forcée de se retirer dans la forteresse d'Oreïa, où les Maures vont l'assiéger sans qu'il s'en mette en peine. On doit ici rapporter un trait déjà cité par un auteur de ce temps (1), parce qu'il est carac-

(1) M. Chenier dans son histoire de Maroc.

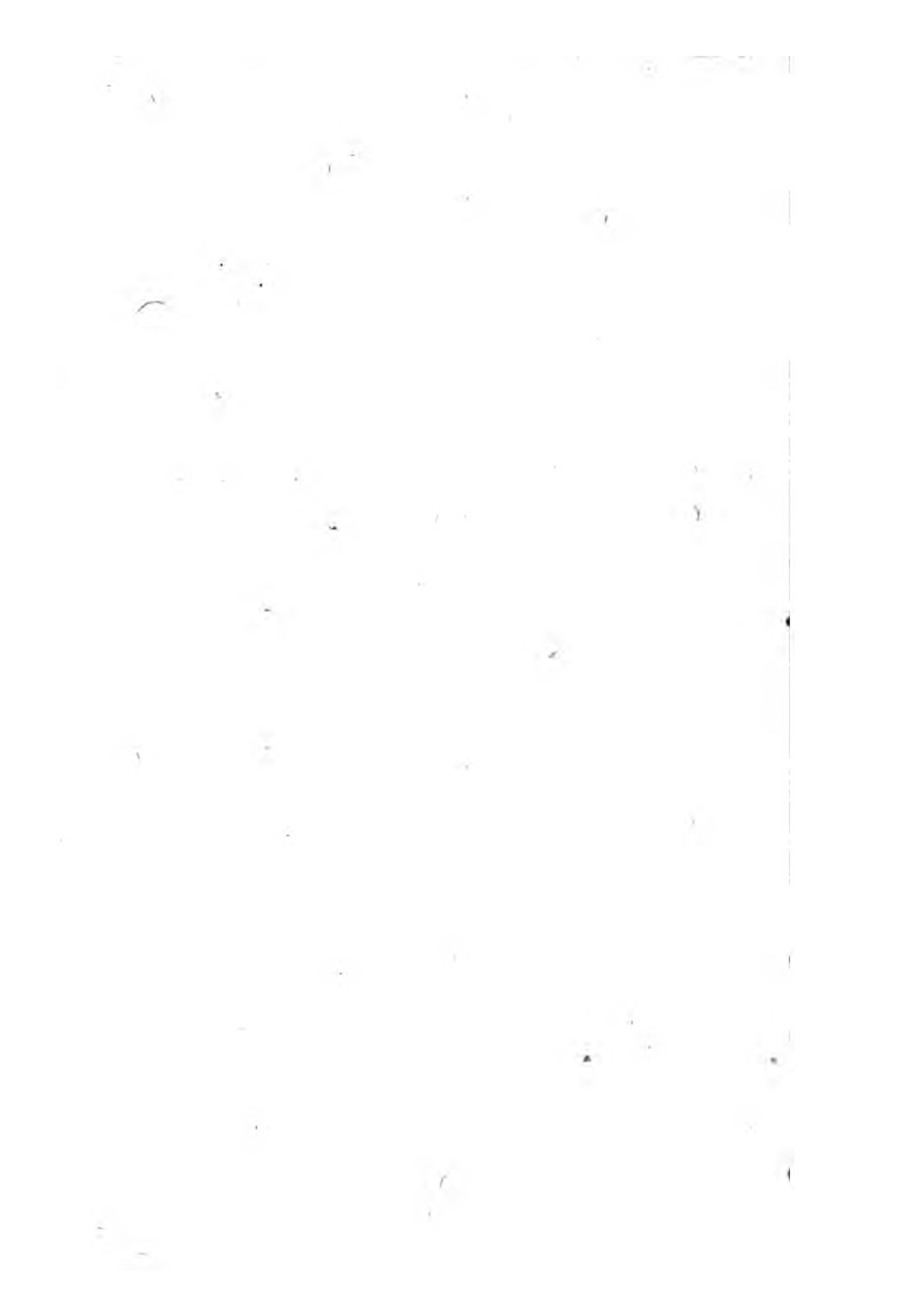
téristique des hommes & des mœurs à cette époque. Ermen-gère, que d'autres écrivains nomment Eléonore, répondit au héraut d'armes qui venoit lui porter le défi. *N'avez-vous pas honte, quand vous avez des hommes à combattre, de venir vous attaquer à une femme?* Les généraux Maures, sensibles à ce reproche, abandonnèrent l'entreprise & portèrent ailleurs l'effort de leurs armes. Cependant Alphonse Raymond ne faisant plus la guerre que par ses généraux, renfermé dans Tolède, étoit devenu entièrement esclave de la Juive : les Castillans, victimes des Hébreux, étoient indignés ; mais non contre leur Sou-

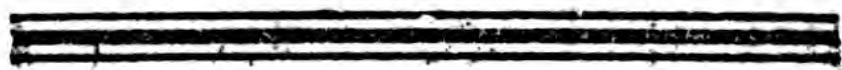
verain, qu'ils regardoient comme assujetti à la puissance d'un maléfice. Ils supportèrent ce joug pendant près de sept ans. Enfin ils se réveillèrent & poignardèrent la Juive. Alphonse délivré de ses chaînes justifia par de nouveaux exploits l'enthousiasme de ses sujets pour lui. Il redevint la terreur des Maures ; au point que les autres souverains de l'Espagne, aussi redevables à sa conduite qu'à sa valeur, lui conférèrent de concert le titre d'empereur qu'il conserva toute sa vie. Les romanciers lui attribuent d'avoir détruit deux cent mille Maures dans une seule bataille. Il mourut à l'âge de soixante-quatre ou

soixante - sept ans , les armes à la main contr'eux. L'idée qui reste de lui , d'après les chroniques qui se contredisent , d'après les exagérations des romanciers & des poètes , d'après l'opinion , même actuelle de la nation sur son compte est , qu'Alphonse Raymond fut un des plus grands rois qu'ait eu l'Espagne , & qu'il occuperoit un rang distingué parmi les hommes les plus célèbres , s'il avoit eu des chroniqueurs plus exacts & de meilleurs panégyristes. On est presque forcé de révoquer en doute la vérité du fait de ce sommeil honteux de sept ans entre les bras d'une Juive. S'il fut vrai , en l'imputant au seul excès d'une passion ,

on déshonore le héros & l'Amour. Il faut avoir recours au merveilleux pour l'expliquer, & c'est le cas, en suivant l'opinion populaire, de faire tomber de la machine, ou un dieu ou un astrologue; & alors on peut, moins invraisemblablement, nouer & dénouer cette extraordinaire aventure. Si l'Amour eut pu endormir ainsi le grand Alphonse pendant un aussi long temps, il ne se seroit pas réveillé pour être, sur le champ, l'objet de la terreur des Maures, de la confiance & de l'admiration de l'Espagne. Hercule a pu manier en passant les fuseaux chez Omphale, pour fournir matière à un emblème dont

on n'a que trop abusé depuis. Si ce demi-dieu eut filé pendant sept ans sans intervalles , jamais il n'eut pu reprendre sa massue. Son père, Jupiter , n'eut pas fait pour lui les frais d'une apo théose , & peut-être qu'Hébé qu'il lui donna pour épouse seroit encore vierge.





R A C H E L ,

O U

LA BELLE JUIVE.

Nouvelle historique Espagnole.



ALPHONSE VIII, roi de Castille & de Léon, monta sur le trône à l'âge de quatre ans ; Ferdinand, roi d'Arragon, son oncle maternel, s'étant emparé de ses états, sous prétexte de les gouverner, les nobles Castillans arrachèrent bientôt des mains de cet usurpateur leur jeune monarque, le rétablirent sur son trône, veillèrent eux-mêmes à son éducation, & le vengèrent des entreprises que les Navarrois, les Portugais & les Maures avoient fait

contre les places frontières de ses états.

Le jeune héros , rassuré par la valeur & l'affection de ses sujets , par ses victoires , contre l'ambition de ses ennemis , emporté par un zèle religieux , suivit à vingt-trois ans , à la conquête de la Terre-Sainte , l'illustre Godefroi de Bouillon , dont il partagea les périls & la gloire , & n'en revint que pour se couvrir de nouveaux lauriers , en châtiant les Maures des ravages commis en son absence sur une partie de ses possessions.

Alphonse , doué de tous les avantages naturels , objet de l'émulation de ses égaux , estimé de toutes les parties du monde connu , marié à l'estimable Ermengere , adoré de son peuple , idôle de la noblesse de Castille & de Léon , environné d'une cour brillante empressée à lui plaire , étoit le plus

heureux des souverains de la terre. Tout-à-coup, une erreur bien légère en apparence, une vaine curiosité, va le faire tomber dans l'excès de la plus condamnable foiblesse; sans le savoir, il engagera sa liberté & s'exposera à la perte de l'amour de son peuple, de sa couronne, de sa gloire, & même de sa vie.

Ce fut au milieu d'une fête brillante, qui rassembloit dans le palais de Tolède la jeunesse des deux sexes, qu'Alphonse reçut la première atteinte d'un poison devenu depuis si fatal à ses sujets & à lui-même. Le seul favori qu'eût ce prince, Garceran Manrique de Lara, y paroissoit absorbé dans ses rêveries, lui, jusques-là regardé comme le plus enjoué des courtisans. Qu'avez-vous Manrique? lui dit son souverain. Diane m'est infidelle, répond Garceran: elle me quitte pour dom Alvare

de Lunes. Je n'en puis douter, en ayant été convaincu ce matin par le plus extraordinaire de tous les moyens ; mon orgueil souffre beaucoup dans ce moment-ci ; mais le tableau qui m'a instruit & mortifié m'apprête beaucoup plus à rêver que l'inconstance d'une femme : c'est un secret , sire , dont je ne saurois vous entretenir ici , il conduiroit à une conversation trop sérieuse ; les yeux de toute l'assemblée sont tournés sur les vôtres , & cherchent à briller de la joie dont vous paroissez être animé ; demain à son lever , votre majesté saura mon aventure. Après cette demi-confiance , Manrique se dérobe au tumulte de la fête.

Le lendemain , dès qu'il est au chevet du lit d'Alphonse : sire , lui dit-il , j'avois des raisons de m'inquiéter sur les dispositions de ma maîtresse à mon égard. J'en parlois avec mon écuyer ,
instruit

instruit de mon secret ; il me propose une manière aussi abrégée que sûre de m'éclaircir. Il y a ici un Juif, grand cabaliste, qui pourra me faire lire dans le cœur de mon infidelle : je balançois ; on m'assure d'en avoir foi - même fait l'épreuve avec grand succès, & je me laisse conduire chez cet homme extraordinaire. Là, on me fait subir des cérémonies ennuyeuses, dont l'appareil étoit nouveau pour moi ; il étoit question de me mettre en communication avec des esprits, à l'existence desquels je ne croyois point ; la curiosité l'a emporté sur l'impatience occasionnée par tant de momeries ; & , quand on m'a cru bien préparé, on m'a fait asseoir devant un miroir où j'ai vu, mais très-distinctement, Alvare de Lunes en conversation fort tendre, fort animée, avec la dame de mes pensées ; pendant le discours de Man-

rique, Alphonse levoit les épaules, il prend la parole; votre écuyer s'entendoit avec un charlatan Juif, & on vous aura fait voir un tableau: oui, fire, dit Manrique, dans un miroir de métal de quatre pouces au plus, en quarré, on m'a fait voir un tableau d'objets de grandeur naturelle, & qui ne m'ont semblé que trop vivans.

Vous êtes Castillan, Manrique, & n'êtes pas capable de mentir, dit le roi, mais on a pu vous en imposer, ou la passion vous aura fait illusion; j'en appréhende l'effet sur une tête aussi vive que l'est la vôtre; vous me ferez voir votre prétendu négromant: il me présentera un tableau vivant, ou je le ferai châtier, de manière à le dégoûter de faire des dupes; ordonnez-lui de ma part de venir me trouver sur le champ. Je sacrifierai toute autre affaire à celle-ci, pour ne pas donner à l'im-

posture le temps de s'arranger pour nous en faire accroire.

Garceran va lui-même trouver le Juif, & revient. Sire, dit-il, j'ai donné ordre au rabin de me suivre, & il marche avec confiance sur mes pas. Un rabin ? reprit Alphonse, & il vient délibérément ? Il faut que ce soit un docteur : il ne m'a, reprend Manrique, pas témoigné la moindre crainte : cet homme est assuré de son fait ; je l'ai prévenu que votre majesté vouloit le voir, il n'y a attaché qu'une condition. Les rois, m'a-t-il dit, sont sur cette terre fort élevés au-dessus des hommes ordinaires ; mais s'il est question de les faire communiquer avec des essences d'un ordre bien supérieur, ils rentrent dans la classe ordinaire, & pour être en rapport avec le céleste, il faut se soumettre à toutes les opérations qui doivent nécessairement y préparer le

curieux , de quelque rang qu'il soit. Je m'y suis soumis , sire , & si vous n'acceptez pas les mêmes conditions , le rabin se retire.

Garceran Manrique ne voudroit pas compromettre son roi & son ami , dit Alphonse. Je ferai ce qui sera nécessaire pour ôter toute excuse à cet homme , & ne suis pas inquiet de le faire repentir de l'abus qu'il aura fait de ma patience , & de son audace à prétendre m'en imposer ; allez au-devant de lui & l'introduisez.

C'est ainsi que l'aveugle confiance d'une part , & une présomption peu éclairée de l'autre , introduisirent le dangereux Ruben à la cour de Tolède. Pour le malheur du souverain & de son peuple , ce scélérat n'étoit pas pris au dépourvu , & quoiqu'on eut cru le surprendre en le mandant sans le prévenir , il arrivoit avec un plan

formé, dont l'imprudence & l'aveuglement alloient lui faciliter le succès.

Alphonse se soumet à toutes les minuties d'un cérémonial d'initiation ; plus il se prête complaisamment à tous les détails de cet acte ridicule à ses yeux, plus il pense acquérir de droit à prendre le ton sérieux avec Manrique, pour l'engager à revenir de l'illusion dans laquelle il a été enveloppé, plus le Juif sera convaincu d'imposture.

Pendant qu'Alphonse s'expose, sans le savoir, à devenir encore plus dupe & plus enthousiaste que Manrique, Ruben s'étant assuré de la préparation de ses deux néophites, a vu que tout lui étoit favorable ; alors il place sur un bureau le miroir mystérieux : sire, dit-il, voilà la merveille dont on vous a entretenu ; elle vous présentera d'elle

même l'objet que vous désirerez d'y voir ; ma présence , mon ordre , mon consentement y font inutiles. Cependant je dois vous prévenir , que , dans le cas où vous voudriez voir tous deux ensemble le même tableau , il faut qu'en exprimant le même désir , le pouce de la main gauche de l'un s'entrelace dans celui de la gauche de l'autre. Après cette instruction , le rabin se retire dans une pièce voisine , dont il tire la porte sur lui.

Soit que ce fut l'effet du sang froid du rabin , ou celui du cérémonial , un petit frisson commençoit à glacer les sens d'Alphonse. Il ne pouvoit plus , à ce qu'il imaginoit , faire un pas en arrière. Au moins , dit-il à Manrique , si cette farce doit finir par un spectacle , il faut qu'il soit agréable , prenons-nous par les pouces , puisque cela est essen-

tiel , & demandons à voir la plus belle femme qui soit en Espagne.

Le prince venoit de former ce vœu , les yeux fixés sur le miroir ; à l'instant la glace semble se ternir , peu-à-peu elle représente un ciel couvert de nuages ; ces vapeurs passent & reviennent comme si des vents opposés les eussent agitées ; tout-à-coup , le fond s'éclaircit & présente une personne de dix-sept ans , vêtue dans la plus grande simplicité , & la tête nue : elle étoit assise , & paroissoit occupée d'une lecture. L'objet étoit éblouissant , & par lui-même & par le brillant du jour dont il étoit éclairé. Elle pose son livre sur une table , se lève & se retire lentement en laissant admirer la grâce , la noblesse , l'élégance de sa taille & de son port & une superbe chevelure , dont le bout de la tresse effleuroit la terre : bientôt le miroir se trouble de

nouveau & redevient une glace ordinaire.

Quand on étonne un esprit fort par un prestige , il passe rapidement de l'incrédulité opiniâtre à l'excès contraire. Alphonse prend la plus haute opinion de Ruben & de sa science : rappelez , dit-il à Manrique , cet habile homme ; son miroir est impayable.

Ruben reparoit , son extérieur n'a rien de celui d'un homme qui vient de faire voir une espèce de prodige ; il est froid & composé. Celui d'Alphonse est bien extraordinaire ; ce n'est plus cette physionomie d'aigle ; ce n'est plus ce maintien haut , ou ce ton assuré. On peut dire que sans la grande habitude où sont les rois de commander à leurs attitudes , il en eut pris une soumise , vis-à-vis du rabin , prétendu merveilleux ; il fit à celui-ci les offres les plus magnifiques pour le récompenser de sa

complaisance ; mais le rusé politique se garda bien de rien accepter , il joua le défintéressement & le zèle.

Le monarque étoit confondu & enthousiasmé tout-à-la fois. Est-ce , disoit-il à l'Israélite , un objet réel & existant que je viens de voir ? Oui , Sire , si vous n'avez pas demandé à voir une chimère , répond le rabin : quoi ! dit Alphonse , cette belle , cette ravissante personne existe en Espagne ? Je ne fais , répartit Ruben , quel a été l'objet de votre curiosité ; mais le miroir ne fau-voit mentir. Et ne pouvez-vous pas le faire reparoître ? dit Alphonse d'un ton d'impatience..... Non , sire , le miroir ne montre jamais le même objet.... Je ne reverrai jamais cette divine beauté!... Il faut , dit l'Hébreux , que j'apprenne moi-même à la connoître , laissez-moi la liberté de consulter.

Le roi & Manrique laissèrent le né-

gromant feul dans le cabinet ; ce dangereux personnage n'avoit pas besoin d'apprendre le nom de la jeune personne , dont la figure avoit paru dans la glace.

Avant que le prince eut demandé à voir dans la glace , Ruben étoit instruit de sa détermination , & au moyen des initiations & des rapports établis par elles , il y avoit plus qu'influé ; mais il falloit mettre du mystérieux & donner un air de difficulté & de doctrine à tout ce qu'il faisoit : il laisse écouler un temps assez considérable , pour se donner l'air d'avoir fait des opérations , des recherches , & reparoit enfin pour rendre sa réponse.

La beauté que votre majesté a demandé à voir , sire , se nomme Rachel : c'est une Juive orpheline , demeurant à Cordoue , dans sa famille. A Cordoue ? interrompit vivement le roi ,

n'étant déjà plus à lui; j'irois la chercher à la tête de cent mille hommes....

Vous n'aurez pas besoin, Sire, de faire un armement aussi dispendieux; que j'aie votre portrait, donné de votre main, je le fais rendre ce soir à Rachel, & dès demain elle se met en marche pour vous le rapporter.

Manrique avoit au col une chaîne à laquelle pendoit un portrait d'Alphonse; celui-ci l'enlève à son favori, le remet à Ruben, sans prévoir l'abus qu'en pourra faire ce dangereux ouvrier; l'Hébreu se retire, & laisse le roi de Castille soumis à la religion du secret, absorbé dans une foule d'idées absolument nouvelles pour lui. L'optique des faits surnaturels s'est présentée à ses yeux, il prétend s'en rapprocher, & se promet d'en tirer une foule de connoissances sublimes, qui lui font déjà mépriser celles dont il avoit pu

être redevable à l'étude, à l'usage, à l'expérience.

Le moment s'avance où cet horizon si étendu va se borner à un seul point. Ce sera celui où il aura vu les beaux yeux de Rachel : le négromant a tenu parole, la belle Juive est arrivée de Cordoue, elle est chez Ruben. La voir, s'enflammer pour elle, tomber à ses pieds, ne plus s'occuper que d'elle seule, ne respirer que par elle & pour elle, voilà le rôle d'Alphonse. La cour murmure ; la reine gémit, se plaint, éclate, se sépare & va se retirer à Oreïa. Le seul effet de ces démarches est de laisser son souverain aveuglé, plus maître d'obéir à la passion qui le maîtrise ; & Rachel, par son ordre, vient s'établir au palais.

La noblesse s'écarte de la cour, se bornant à témoigner le sentiment douloureux dont elle est affectée. Alphonse,
jusqu'alors

jusqu'alors si jaloux de l'estime & de l'attachement de ses sujets, demeure insensible à un témoignage aussi marqué de l'impression que sa conduite a faite sur les compagnons de ses glorieux travaux; il ne reste auprès de lui que Manrique, on cesse même de reconnoître en lui l'aimable Garceran, digne rejeton de l'illustre maison de Lara; Ruben se l'est, pour ainsi dire, asservi: de faux principes ont remplacé ceux qui avoient fait la base de l'éducation de ce jeune cavalier; en un moment il a perdu cette fleur d'élévation, de magnanimité, ce caractère de la noblesse castillanne; devenu disciple de Ruben, il est esclave des volontés de Rachel & bas courtisan d'Alphonse.

Cependant Ruben ayant su approcher son élève du trône, emploie ouvertement le crédit qu'il a sur elle à l'avancement de sa fortune, à celle de

ses frères les Hébreux. Le roi, ébranlé sur les principes de sa propre religion, en comblant ce peuple vagabond de faveurs, croit satisfaire à la justice du ciel, & leur donne hautement la préférence, même sur les sujets qui eussent le mieux mérité de lui; les douanes, le commerce entier leur sont abandonnés. La Castille & le royaume de Léon gémissent sous leurs mœurs, leurs monopoles, leurs vexations en tous genres; aucune plainte ne peut être portée aux pieds du trône qui ne soit rejetée avec hauteur, avec dédain. C'est l'impérieuse Rachel qui les accueille; cette femme singulière, enrichie à l'extérieur des plus beaux présents de la nature, possédée par Ruben, a le caractère atroce. On verra par les détails de l'événement, quelle espèce de monstre l'amour & l'art, de concert, avoient su donner pour maître à Al-

phonse, & pour tyran aux peuples asservis à la couronne de ce jeune, & alors malheureux souverain.

Alphonse, enfermé dans Tolède, n'en sortoit plus que pour varier par le plaisir de la chasse ceux qu'il goûtoit dans les bras de l'amour: nuit & jour environné de Juifs des deux sexes, il fut devenu absolument étranger à son peuple, s'il eut été possible à celui-ci de perdre de vue un prince, leur idôle, jusqu'à ce moment fatal. Il attendoit, sans murmurer contre lui, que rassasié par la jouissance, & délivré par ses suites de la passion qui l'avoit égaré, il revint de lui-même à la pratique de ses devoirs.

Cependant une année succédoit à l'autre sans apporter le moindre changement à la conduite de leur souverain, sans qu'ils éprouvassent le plus léger adoucissement à leurs infortunes;

son assujettissement sembloit augmenter par la réunion des malheurs qui en étoient la suite , & la fière beauté qui le gouvernoit paroissoit assurer son empire par de nouvelles exigences & par la bifarrerie de ses caprices. Sept ans s'étoient écoulés , & la patience castillanne n'étoit point encore à bout.

Les gouverneurs des places résistoient , presque sans secours , aux entreprises des Muzarabes & des Andalous maures. Les peuples fléchissoient sous le joug , se contentant d'implorer le ciel pour qu'il voulût délivrer du joug d'un abominable maléfice leur monarque , dont ils espéroient de voir renaître toutes les vertus.

La patience a un terme ; Rachel , Ruben & leurs favoris l'avoient lassée : de petits complots se forment dans toute l'étendue du royaume de Castille & de Léon , dans la partie de l'Anda-

lousie soumise au gouvernement d'Alphonse. Un Castillan sage, dévoué à sa patrie & à son souverain, en prévoit l'effet ; c'est Fernand Garcias de Castro, attaché à Alphonse dès la plus tendre enfance de celui-ci ; ayant été précédemment son guide & son conseil, méprisant les bruits populaires, mais blâmant la conduite d'un maître dont il respectoit l'autorité, il croit devoir faire le dernier effort pour venir ouvrir les yeux au prince sur l'inquiétude du peuple, & le danger qu'il y auroit à ne pas mettre ordre aux abus.

Il descend des montagnes de Castille où ses terres étoient situées, où, après d'honorables fatigues, il avoit été chercher le repos nécessaire & convenable à son âge, il s'achemine vers Tolède.

Quel spectacle pour un sujet attaché, pour un vertueux citoyen ! Tout est

en mouvement pour exiger d'Alphonse le sacrifice de l'objet de son inclination : amis , compagnons , sujets comme moi , citoyens , qu'allez-vous faire , leur dit-il ! ah respectez le trône ! il fait votre sûreté ; respectez les erreurs du souverain que Dieu vous donna pour chef ; ce n'est pas à nous à lui en demander compte. Eh quoi ! je vois des Castillans mutinés , révoltés ! Songeons au degré d'estime que nous avons mérité de la part des nations qui nous observent & nous jaloufent : peut-on reconnoître la vertu au mouvement aveugle , impétueux , défordonné qui vous agite ? Pourrez-vous vous répondre que , rencontrant des oppositions à vos vues , vous ne ferez point exposés à fouiller vos mains par le plus horrible de tous les attentats ? Ah ! Castillans , arrêtez - vous ! écoutez moi ; qu'il n'y ait rien dans ce que nous

OU LA BELLE JUIVE. 175

allons faire qui ne soit noble , sage & digne de nous. Je vais à Alphonse , à ce roi dont je connois le cœur. Je fus l'arrêter lorsqu'il se laissoit emporter dans la chaleur du combat. Sa passion pour la gloire ne l'empêcha pas d'écouter ma voix , il la reconnoitra quand je lui présenterai les objets de vos plaintes , & je trouverai le chemin de son cœur.

Le vénérable vieillard émeut , touche , & ne persuade pas ; l'atrouppement dont il voudroit arrêter la marche continue d'avancer , dans ce morne silence qui caractérise les résolutions méditées à loisir , & dont la prudence se propose de diriger les exécutions. Garcias jugeant alors combien il est à propos que son souverain soit instruit du danger dont il le voit menacé , presse le pas de son cheval pour arriver à Tolède.

Alphonse, renfermé dans le fond de son palais, ne soupçonnoit point les motifs des mouvemens qui se faisoient autour de lui. Il devoit ce jour là célébrer par une fête, annoncée dans tous ses états, celui où les bords du Tage l'avoient vu revenir couvert des lauriers cueillis dans les plaines de l'Egypte, de la Sirie & de l'Idumée. Un concours de peuple le flattoit au lieu de lui donner de l'inquiétude.

Fernand Garcias traverse la ville. Il voit dans l'attitude, il lit dans les regards des Tolédans le témoignage de leur complicité; il n'est plus temps pour lui de chercher à leur faire abandonner leur plan. Il faut qu'il trouve les moyens d'obtenir une audience du roi; Manrique gardoit les avenues de l'appartement.

Je me félicite, dit Garcias en l'abordant, malgré les démêlés de nos mai-

sons, de trouver ici l'héritier du vaillant Rodrigue Gonzales. Notre souverain est dans un péril éminent. Non qu'on en veuille à lui, il n'est pas un Castillan qui ne versât jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa défense; mais on veut celui de la Juive; & Alphonse, aveuglé par sa passion, peut se précipiter dans trop de périls pour la défendre.

Vous, Manrique, héritier d'un si beau sang, vous dont la jeunesse a donné tant d'espérance, soyez mon introducteur auprès du roi, & mon appui: qu'on voie enfin le sang de Lara & de Castro, si long-temps divisé pour de méprisables intérêts, se réunir pour délivrer le souverain & la nation du joug ignominieux, insupportable, d'une Juive.

Seigneur, dit Manrique, je me flatte de n'avoir pas dégénéré; mais je ne

me crois pas fait pour donner la loi à mon maître, & déclarer la guerre à une femme. S'il faut arrêter une émeute populaire, la foiblesse ne fera jamais le moyen dont je conseillerais de faire usage ; & les mutins, s'ils s'y exposent, connoîtront que je ne suis pas indigne de succéder à Rodrigue de Gonzales. Que des gens qui se sont oubliés dans les montagnes y soient devenus inquiets, sous un gouvernement dont ils se plaisent à critiquer les ressorts ; qu'ils se laissent, par ignorance de ce qui se passe, entraîner par le bruit répandu par la calomnie ; qu'ayant passé l'âge de la sensibilité, ils s'abandonnent à l'humeur, s'érigent en censeurs des mœurs, & veulent gouverner les passions de leur souverain ; si je me refuse à les blâmer ouvertement, je connois trop mes devoirs pour me laisser séduire par eux.

Le roi est en affaire, & ne peut maintenant accueillir votre harangue. Il doit sortir pour se rendre à la fête. Joignez-le au milieu du tumulte, & faites-lui seul vos remontrances, si vous continuez de penser qu'elles soient à propos. En finissant ces mots, Manrique tourne le dos, & rentre dans l'appartement du roi.

Courtifan avili ! dit le respectable vieillard, & Alphonse est assez malheureux pour qu'il ne reste pas autour de lui un sujet fidelle !

A la suite de cette douloureuse réflexion, Fernand alloit s'éloigner, lorsqu'il apperçoit Alvare Fanés, chancelier de Castille, sortant d'un cabinet avec des expéditions. Alvare est étonné en voyant Garcias. Vous à Tolède ! mon ancien ami. Vous à la cour ! Je m'apperçois bien, lui répond Garcias, qu'un bon serviteur doit paroître une

espèce de phénomène ici. Alvare lui ferre la main. Suivez-moi, mon cher Fernand. Notre roi a actuellement, & ici & autour, plus de sujets attachés à sa personne que vous ne pensez. Mettons-nous à l'écart; j'ai à vous entretenir d'un objet fort sérieux. Tout semble annoncer ici la joie, & dans un moment.... Ah! je vous arrête, Fanés; quoi, on conspire! & vous êtes du complot?... Oui, mon cher Garcias, j'en suis pour sauver Alphonse malgré lui-même. Il faut que la Juive périsse; c'est le seul moyen d'anéantir le charme infernal par lequel elle le tient enchaîné.

Vous allez attenter à la vie d'une femme! Vous l'arracherez des bras de votre souverain! Vous allez vous exposer & l'exposer lui-même aux dangers d'une sédition, sans rien appréhender

hânder des excès où pourra le porter son courage. Garcias, dit Alvare, notre parti est pris; la raison d'état, notre attachement pour notre souverain & la religion nous commandent, nous nous exposerons; il ne fera jamais exposé. Mais fut-ce entre ses bras, l'odieuse Rachel sera poignardée. Si la mort de ce monstre n'étoit résolue, les expéditions que je porte en feroient prononcer l'arrêt. Elles déclarent la nation Juive exempte de tout impôt, lorsqu'il est question de lever sur le royaume un nouveau subside pour fournir aux dépenses du siège de Cuença, pour lequel on vient d'assembler brusquement un corps de dix mille hommes.

Oh! mon cher Fanés, dit Garcias, conduisez-moi au roi, que je vous sauve tous du malheur d'outrager la royauté. Ménageons un souverain,

dont la jeunesse nous fut si chère. Laissez-moi baigner ses pieds de mes larmes ; secondez-moi , & nous le déterminerons à renvoyer Rachel.

Quand vous y réussiriez , Garcias , son cœur seroit toujours où habiteroit cette Juive. Il ne pourroit jamais reprendre ses vertus , & succomberoit aux chagrins de sa séparation.

Vous vous exagérez , Fanés , le pouvoir de l'amour dans l'absence.... Et vous , Garcias , vous donnez tout au pouvoir de l'amour....

La conversation des deux respectables vieillards est interrompue par des cris éloignés , dont le bruit est venu jusqu'à eux. Courons , mon ami ; courons , dit Garcias à Fanés : allons nous mêler parmi ces furieux : allons les modérer , les contenir , les disperser. Ils ne pourront tenir contre l'ardeur de notre zèle & nos cheveux blancs.

Alphonse étoit forti du palais avec Rachel pour aller à la fête, tous deux rayonnans de parure. Le char du monarque précédoit celui de la favorite. Dès que le peuple les apperçoit dans la place, on fait foule pour les entourer, mille cris partent à la fois; vive, vive Alphonse, & meure Rachel! Le roi ordonne à sa garde de protéger la retraite de son idole, dont la voiture a repris bien vite le chemin du palais. Lui, descend de la sienne, s'élançe courageusement au milieu du peuple, qui s'écarte respectueusement pour lui livrer passage; mais dix mille voix autour de lui s'écrient; vive à jamais Alphonse! meure, meure, meure Rachel, & périssent tous les Hébreux!

De quelque côté que veuille tourner Alphonse, la foule obéissante s'émeut & se dispose pour ne point lui oppo-

fer d'obstacle. On a dépouillé de fleurs des arcs de triomphe pour pouvoir semer sur ses pas les fleurs dont ils étoient ornés. On distingue Fernand Garcias , au milieu de ces étranges conjurés ; il se donne des mouvemens extraordinaires , dont le roi ne peut pas saisir le motif. Cependant peu-à-peu l'émeute commence à se calmer , les cris semblent moins unanimes , & la foule dont ils partoient , en se divisant , s'éclaircit.

Garceran est venu annoncer à Rachel qu'elle doit pourvoir à sa sûreté, en se retirant dans la tour ; à Ruben , qu'il peut se recommander à ses esprits. Les yeux de la Juive étincellent de courroux. Est-ce Alphonse , dit-elle , qui me donne ce conseil timide ? lui qui doit être le boulevard entre le peuple & moi. Et toi , Ruben , tu trembles ? la soif de l'or t'a-t-elle

fait négliger toutes les ressources de ton art ? Mais tu peux faire le mal, jamais le bien. Ta puissance & ta morale vont de pair. Vous, Manrique, vous m'avez dit ce matin que ce Fernand de Castro étoit descendu de ses montagnes. C'est lui qui encourage cette vile populace. Vous pourrez vous réunir avec lui contre moi. Cela terminera honorablement pour vous la querelle de vos deux maisons ; & je ne trouverai pas un homme assez courageux pour me défaire de ce vieux sauvage ? En parlant ainsi, elle empoignoit avec un mouvement de rage le portrait du roi, toujours attaché à son col. Alphonse, disoit-elle, en lui adressant la parole ; tu me répondras de l'insolence & de la lâcheté de tous tes sujets.

Tandis que Rachel se laisse emporter à son dépit, sans cesser de comp.

ter sur ses ressources , Fernand Garcias a joint son souverain ; eh ! quoi , Fernand , lui dit Alphonse , vous étiez parmi ces mutins ? Oui , Sire , & j'y ferois encore , répond le vertueux Castillan , si l'émeute n'étoit pas apaisée. J'accourois ici ce matin pour vous engager à ne pas vous exposer. Malheureux de n'avoir pas été instruit plutôt de ce qui devoit se passer ; je voulois employer le seul instant qui me restât pour vous parler ; Manrique m'a refusé votre audience. Mais rendez-moi justice : pensez-vous que Garcias , estimé de vous , ait voulu souiller ses derniers momens , en se rendant complice dans une émeute populaire contre son souverain ? Cependant parmi ces gens , dont je ne pourrois grossir la troupe sans être criminel à mes yeux , j'ai trouvé ces braves guerriers , protecteurs de votre

précieuse enfance , qui versèrent leur sang , prodiguèrent leur vie pour vous arracher des mains des usurpateurs de vos états. J'ai vu les compagnons de vos travaux dans les champs de la Palestine & de l'Égypte , dans les plaines de Toulouse , les défenseurs de vos états ; enfin , ce qu'il y a de plus noble , de plus généreux , de plus vaillant en Castille. Oh , mon souverain ! seroit-il possible que des cœurs brûlans d'un zèle aussi pur pour votre prospérité , pour votre gloire , eussent renoncé à des sentimens plus chers que leur vie , qu'ils ont tant de fois exposée pour vous ? Non , vous ne devez pas le croire , la force de leur attachement pour votre personne est le motif du soulèvement dont vous paroissez avoir à vous plaindre. Tandis que leur activité en impose à peine à l'ennemi sur la frontière ; ils se

plaignent de n'avoir plus à leur tête ce chef dont la victoire n'abandonna jamais le char. Depuis sept ans le héros de l'Espagne languit caché aux yeux de ses sujets & de l'univers, entre les bras d'une femme Juive, & foumet à son avidité & à ses caprices le meilleur souverain, le plus cher à son peuple qui soit dans l'univers. Oh, mon roi ! vous briserez vos fers & les siens ; vous vous affranchirez de cet humiliant esclavage. J'ai eu l'indiscrétion de leur promettre que vous écarteriez la Juive de vous, & toute l'indigne race des Hébreux, dont vos états sont infectés. Si vous ne pardonnez pas leur imprudence à leur zèle, si le mien m'a engagé dans une démarche dont vous soyez offensé ; j'embrasse vos genoux, & ma tête exposée à votre glaive y va répondre de ma conduite.

Pendant que Fernand de Lara parloit au roi , des petits groupes dispersés çà & là , dans un certain éloignement , observoient tous leurs mouvemens , quand le généreux Castillan se jeta à genoux , tous de concert s'y précipitèrent , en étendant leurs mains vers le monarque. A ce geste aussi puissant qu'unanime , Alphonse se laisse vaincre : ce qu'on exige de moi , dit-il à Garcias , me coûtera la vie. Mais je ne puis tenir contre le vœu de mon peuple ; allez dire à Alvare Fanés que je renvoie Rachel & bannis les Juifs. Je lui ordonne d'expédier l'ordre.

Dans le moment le calme fut rétabli dans Tolède. Alphonse rentre au palais , Rachel venoit à sa rencontre : il l'évite. Partez , Rachel , lui dit-il , mon peuple exige que je me sépare de vous.

Où sommes - nous ? dit Rachel à Ruben, demeuré seul avec elle ; un peuple veut que je meure , un roi me sacrifie à son peuple par timidité. Qui me vengera de l'insolence du peuple & de la lâcheté du roi ? Suis-je bien Rachel , qui commandoit hier à tant de provinces ? Alphonse est-il encore Alphonse ? Et vous , Ruben , qui m'avez entraînée dans l'abîme où je suis , ne vous reste-t-il que la terreur de vous y voir plongé avec moi ? Que font devenus ces cercles si puissans , que vous vous vantiez de pouvoir faire ? Faites - en un qui me cache à tout ce qui m'environne , qui me dérobe à moi-même : & soit par le ciel , soit par l'enfer , vengez - moi de mes ennemis. Entourez - nous de ces génies qui vinrent m'arracher à l'innocence , quand je vivois à Cordoue , ignorée , pauvre & paisible.

Attendez - vous pour opérer , que le glaive fasse tomber de vos mains votre foible baguette ?

Femme emportée ! répond Ruben , il vous sied bien de me reprocher ici mes bienfaits. Que maudit soit le jour où , pouvant attirer sur toute autre la fortune dont vous avez été comblée par les seules ressources de mon art , mon fatal attachement me décida à vous donner la préférence ! Je fis usage de tout mon pouvoir pour établir solidement votre fortune , & vous l'avez ruinée par votre hauteur & votre insolence. Elles ont révolté un peuple entier , que mon savoir vous avoit soumis. Que dis-tu de mon insolence ? monstre d'avarice ! reprit Rachel ; ce sont tes odieuses rapines qui l'ont révolté . . . Ruben étoit trop intéressé à se contenir pour se livrer

aux mouvemens de colère que lui inspiroit ce juste reproche. Rachel , lui dit-il , je vous ai déjà prévenue , que par rapport à mes opérations , j'étois dans un temps d'épreuve. Si je risquois d'en faire une , j'exposerois votre vie & la mienne ; mais si par quelque cause extraordinaire le charme que j'ai composé cesse d'agir sur le roi , l'effet n'en peut être que suspendu. Redonnez-lui une nouvelle force ; demandez à voir Alphonse avant votre départ : ce prince ne peut vous refuser cette dernière grâce ; approchez-vous de lui , sans autre démonstration que celle de la douleur. Précipitez-vous à ses pieds , par un mouvement si brusque , qu'il ne puisse vous retenir. Saisissez - le de manière à lui ôter les moyens d'échapper : alors faites que votre portrait le touche , & redou-

la force de vos larmes. Livrez-vous à tous les mouvemens que vous éprouverez : fécondes les siens , & Rachel est encore reine. Mais Manrique vient. Ne laissez pas échapper le moindre reproche ; montrez-vous à lui consternée , mais résignée à tout ce que son maître prétend ordonner de vous.

Manrique venoit faire à la Juive un compliment de cour , en lui annonçant l'ordre qui exiloit tous les Juifs avec elle. Oh , Manrique ! lui dit-elle , si je fus assez heureuse pendant ma fortune , pour vous donner des preuves de mon attachement pour vous ; j'ose , dans l'abaissement où je me trouve , attendre une preuve de votre reconnoissance. Je vois que le repos de votre maître dépend de notre séparation. Le sacrifice en seroit résolu dans mon cœur , quand on ne l'exigeroit pas : je ne demande qu'une

grâce ; j'ose l'attendre de sa bonté , de son humanité. En m'éloignant de lui pour toujours , qu'il me permette de lire dans ses regards , que son cœur n'est point d'accord avec sa politique , & qu'il aimeroit encore la malheureuse Rachel , si en aimant trop , en étant trop aimée elle ne fut pas devenue odieuse à ses sujets. Je n'en abuserai pas ; je veux le voir & partir.

Manrique croit pouvoir se charger de ce message. Alphonse , toujours esclave de sa malheureuse passion , pense ne devoir pas se refuser à cette courte & dernière entrevue. Il s'assied sur son trône pour en imposer au moins par les alentours de la dignité.

Rachel arrive plus que négligemment vêtue & la chevelure en désordre ; Manrique & Ruben la soutien-

nent. Les larmes inondent son visage : mon roi me bannit pour toujours de sa présence , dit - elle , d'un ton de voix douloureux & entrecoupé par les sanglots. Oui Rachel , répond Alphonse , je vous sépare de moi ; nous avons un peuple entier pour juge ; notre amour est un crime à ses yeux. Ah ! que je suis criminelle ! s'écria Rachel , & je mourrai dans mon crime. Oh mon souverain ! car vous n'êtes plus Alphonse pour moi ; quand je me croyois heureuse dans les bras du plus grand roi du monde , aurois - je pu présumer qu'une puissance de la terre pourroit m'en arracher un jour , pour me précipiter dans les abîmes de la honte , du désespoir & de la mort ? L'amour avoit produit l'enchantement qui m'élevoit au faite du bonheur , il étoit le Dieu de Rachel quand elle étoit aimée : on ne l'aime plus : elle aime plus que

jamais, il est devenu son tyran....

Vous n'êtes plus aimée, Rachel ? s'écrie Alphonse hors de lui-même. Je veux que mes sujets soient juges du sacrifice que je fais à leur repos. Je leur donne plus que ma vie en vous éloignant de moi....

Hélas ! reprend Rachel, Alphonse n'a plus de courage que contre moi, & il croit obéir à la vertu : il faut le seconder ; adieu Alphonse... Elle se précipite à ses pieds, les baise & les baigne de ses larmes. Oh ! pieds de mon souverain, je distinguois avec tant de plaisir vos traces ! il ne me fera plus permis de les chercher & de les suivre. Alphonse faisant des efforts pour la relever ; chères mains, dit-elle en les saisissant & les couvrant de caresses, on vous a fait signer le sanglant ordre de mon bannissement ; que ce soit le dernier acte de foiblesse qu'on exige de

vous ! Relevez-vous de cette honte, en portant le fer & la flamme dans Grenade & dans Cordoue ; adieu mon souverain, mon maître, le plus ingrat de tous les hommes.

On ne fauroit peindre l'état où les discours, & surtout les perfides caresses de la Juive avoient mis Alphonse ; il étoit entièrement hors de lui-même. Rachel s'est relevée ; elle a fait le mouvement de se retirer ! arrêtez, lui dit le roi, arrêtez !... que je m'arrête, dit-elle, qu'on me donne donc des armes. Si ma présence expose ici mon roi, si elle attire sur lui les traits d'une populace mutinée, que je puisse voler au-devant, les repouffer & le venger. Adieu, adieu brave Alphonse, jusqu'ici le modèle des rois, par votre fermeté, puissent vos sujets oublier ce qu'ils viennent d'obtenir de votre complai-

fance , & imaginer que vous êtes redevenu leur maître !

En disant ces dernières paroles elle affecte de vouloir précipiter sa retraite ; Alphonse descend de son trône , court à elle , l'arrête & se jette à ses pieds. Non, lui dit-il, non, divine Rachel ! vous ne me quitterez point. Je resterois , répond la Juive , quand il y va de votre couronne , peut-être de votre vie , mille fois plus précieuse que la mienne !... Souveraine à jamais de mon cœur , dit Alphonse , rassurez - vous ; Fernand de Castro & Alvare Fanés , ont dissipé l'émeute populaire , les troupes qui devoient faire le siège de Guença sont cantonnées par mes ordres à six lieues de Tolède , & rien n'est à appréhender ni pour vous ni pour moi : mais , dit Rachel , qui me rassurera contre les ennemis qui ont osé m'attaquer à face découverte ; si vous n'effrayez pas les

faiseurs de complots par des exemples ?
 Mon amour pour vous , dit Alphonse ,
 & la majesté de mon trône feront vos
 fauve-gardes. Venez vous y asseoir avec
 moi , & que tout y rampe à vos pieds.

Rachel a l'audace de s'asseoir sur le
 trône ; on fait ouvrir la porte de la salle ,
 & une foule de gens vendus à la faveur
 viennent rendre à l'audacieuse Juive
 leurs hommages intéressés , & le roi
 se retire pour la laisser jouir de son
 triomphe.

Pendant que l'imprudent Alphonse
 retomboit dans le précipice dont la
 sagesse & le zèle du fidelle Fernand
 Garcias venoient de le retirer : ce ver-
 tueux Castillan , enfermé avec Alvare
 Fanés , travailloit à consommer par un
 seul acte le décret du bannissement de
 Rachel & de tous les Juifs , l'équité
 balançoit cet ordre de manière que ,
 sans enlever tous les trésors , fruits de

ses concussions, cette nation détestée put sortir de tous les états soumis à la domination d'Alphonse, sans être absolument dénuée des ressources nécessaires pour pouvoir chercher un asyle, & sans courir des risques pour la vie.

Sans avoir été prévenus de la révolution qui venoit de le rendre inutile, les deux vénérables vieillards viennent pour faire mettre à leur travail la fonction du trône, & c'est Rachel qui l'occupe ! à cette vue ils demeurent immobiles. Elle ordonne qu'on leur arrache ces papiers : se les fait remettre : y jette un coup d'œil rapide, & les déchire. Voilà, dit-elle, le cas qu'on doit faire des ordres surpris par l'audace & la rébellion. Toi, vieux sauvage, dit-elle à Garcias, prononce toi-même l'ordre de ton bannissement de Tolède. Tu ne peux y reparoître que sur un échafaud. Toi, dit-elle à Alvare, vil ministre

des fantaisies du peuple , après avoir rapporté ici les sceaux , va le prévenir que , s'il remue , on saura le châtier de son inquiétude : on fera dresser des gibets pour lui en imposer. Préviens la nation qu'Alphonse qui régnoit selon leur fantaisie , est aujourd'hui roi de Castille ; que tout ce qui est ici se retire hors Ruben & Manrique.

Les deux confidens de la nouvelle souveraine veulent lui inspirer un peu plus de modération , de retenue ; l'engager à déguiser ses ressentimens , à poursuivre ses ennemis d'une manière moins découverte.

Moi , leur dit-elle , que je manie le sceptre d'une main tremblante ! Puisque mon adresse l'a fait tomber entre mes mains , je prétends bien faire rougir le sort de m'en avoir éloignée , & montrer comment on doit gouverner dans les temps difficiles. Les

ménagemens font la reffource des ames foibles. Si je n'accablois pas , je donnerois à mes ennemis le temps de respirer. Ils m'ont fait craindre... qu'ils tremblent , qu'ils imaginent que rien ne peut les dérober à ma surveillance. Oh vengeance ! je fuis passionnée pour les douceurs que tu me promets ! J'en jouirois fous l'éclair de la foudre dont le carreau devoit m'écraser.

Manrique , aveuglément dévoué aux volontés de fon maître , Manrique , efclave de la beauté , à demi dénaturé par la féduction d'une longue faveur , n'eft point affez corrompu pour ne pas fentir fe réveiller en lui des fentimens d'humanité , de justice ; fruits trop négligés de fon éducation & des exemples dont fes yeux ont été frappés dans fa jeunefle. Le noble fang qui coule dans fes veines femble fe renouveler en lui , point affez pour

l'engager à aller révéler à Alphonse ce qu'il vient d'appercevoir d'odieux dans le caractère de Rachel; mais suffisamment pour lui faire appréhender, d'avance, la suite des foiblesses de son maître, pour une aussi dangereuse créature. Il a pénétré depuis long-tems le caractère de Ruben; &, malgré soi, il est entré en défiance des sublimes connoissances de cet homme. Qu'est-ce qu'une science qui, loin d'élever l'homme qui la possède au-dessus de son espèce, le laisse en proie aux plus viles des passions, dont l'influence avilit & déshonore l'humanité?

Le jeune Castillan a l'ame flétrie, il croit voir une batterie insurmontable entre l'état où il est & le retour à la vertu. Il craint de voir bientôt Alphonse transformé en tyran, & l'état accablé de malheurs. Et les faits

semblent justifier sa prévoyance. Les Juifs viennent de nouveau d'être déchargés par un édit, de tous les impôts dont les Castillans mêmes sont grévés. On les enhardit : ils abusent, & les châtimens tombent sur ceux qui sont vexés. Le murmure étouffé dans la capitale par la frayeur des supplices, parvient jusqu'aux extrémités des états d'Alphonse, & s'y dérobe, dans le sein des cloîtres, à l'espionnage des Hébreux répandus partout.

Rassurée par des émissaires fidèles, mais trompés, Rachel, dupe d'un calme apparent, présume que tout est tranquille, & prémédite, du sein de cette paix imaginaire, d'engager Alphonse à faire une entreprise éclatante contre les Maures de Cordoue : prétendant l'y accompagner, elle faisoit préparer de brillans équipages, quand

quand une révolution plus brusque que la première vient l'anéantir avec ses projets.

L'empire que Rachel avoit repris sur Alphonse, en un moment, indigna les Castillans contr'elle seule, contre Ruben & le reste de la nation des Juifs. Ils plainrent d'autant plus leur souverain, assujetti à la force de leurs maléficaes, qu'ils le jugèrent plus malheureux; leur amour pour lui se renforçoit par le souvenir de ses vertus passées, en opposition aux foibles honteuses dont ils le voyoient la victime.

Sa délivrance fut unanimement projetée. Les confessionnaux devinrent les premiers moyens de s'entrecommuniquer leurs dispositions, & les plus sages d'entre les religieux de tous les ordres leurs agens.

S'ils prennent le parti de s'absenter

de chez eux , un pèlerinage entrepris , le dessein de joindre un des différens corps assemblés pour combattre contre les Maures , en sont les motifs apparens. Cependant des magasins d'armes sont entrés dans l'intérieur de Tolède , & y remplacent celles dont la prévoyante Rachel avoit fait dépouiller les citadins. Les communautés des différens ordres sont devenues les arsenaux qui les recèlent.

Bientôt Balthasar de Zuniga , Juan de Gusman , Pedre d'Avallos , tout ce que la Castille a de nobles vertueux , dévoués à la libération du roi & de l'état , entrés dans la ville sous le scapulaire des différens ordres , sont dispersés parmi les religieux dont ils ont pris l'habit , & attendent dans l'ombre des cloîtres le signal qui doit les mettre en mouvement.

Ce signal devoit partir du haut de la

cathédrale. Une sentinelle cachée dans le clocher observoit de-là les mouvemens de l'intérieur du palais. Elle a déjà annoncé que la garde est doublée; la défiante Rachel a fait associer une garde étrangère à celle qui, auparavant, étoit toute Castillanne. Mais dans le cas où cette nouvelle troupe voudroit disputer l'entrée des portes du palais, on a rassemblé des échelles pour tenter de tous côtés l'escalade.

Pendant que ces préparatifs se font à Tolède, sous les yeux d'Alvare Fanés, caché chez l'archevêque; Fernand Garcias retiré dans son domaine, où l'attachement de ses vassaux pour sa personne, où la force de ses châteaux le mettent à l'abri des entreprises de la Juive, gémit plus que jamais de l'aveuglement de son roi & des malheurs du peuple, la conspiration se dérobe à ses yeux. On

redoute trop ses principes ; cependant de quelque voile que la conspiration se fut environnée, lui, se défiant d'autant plus, qu'au milieu de tant de maux soufferts on paroïssoit s'être interdit la plainte, ne vit pas plutôt ses voisins les plus considérables s'éloigner de chez eux, sous différens prétextes, qu'il crut devoir leur prêter d'autres motifs. Il étoit dangereux pour lui d'entrer dans Tolède. Il y pouvoit, quand même on ne l'arrêteroît pas, succomber sous le fer de quelque assassin privilégié. En marchant de nuit pour n'être pas apperçu, il se détermine à se rapprocher de Tolède, & reste caché à quelque distance, dans la maison de Vaudelos, gentilhomme Bourguignon, jadis serviteur de la reine Urraque, mère d'Alphonse. Quoi ! c'est vous que je vois ici, noble Fernand, dit Vaudelos, & vous vous

y exposez à la vengeance de notre tyranne ? Ignorez-vous que votre tête est à prix dans Tolède ? Je le fais , répond Garcias ; mais un intérêt plus pressant pour moi que celui de ma propre sûreté , me force à la compromettre. Il s'agit de celle d'Alphonse , & j'apprends un soulèvement général , plus dangereux pour lui que la première émeute. Je n'y vois pas d'apparence , répond le Bourguignon. On souffre beaucoup ici ; mais on ne murmure pas. Je ne vois pas le moindre mouvement. On se contente de prier en secret pour que notre roi soit enfin défenforcelé. Cher Vaudelos , répond Fernand , la Juive a dans les yeux & sur les lèvres un enchantement vraiment diabolique. Elle a un caractère qui , pour n'être pas magique , n'en est que plus dangereux. Mais , dit Vaudelos , ce prince que j'eus dans

mes bras , tout enfant , qui ne donna jamais que des preuves de bonté , de magnanimité , de justice , que vous-même avez vu briller de tant de vertus , pourroit-il souffrir , s'il étoit maître de lui-même , qu'une femme

Oui , reprit Garcias , si la femme avoit su en faire un esclave. Je respecte les préjugés du peuple , parce qu'ils sont favorables à notre roi , dont ils paroissent diminuer la faute ; mais , mon cher Vaudelos , ces préjugés peuvent rendre cruel , & j'ai en horreur toute espèce de cruauté. Si on se borne à des prières , je cesse d'avoir des inquiétudes ; mais ce calme qui vous séduit ne m'en impose pas. Jamais cette nation-ci n'est plus dangereuse qu'alors que , souffrant à l'excès , elle paroît tranquille.

Je suis conduit ici par un simple pressentiment. Vous connoissez la

liberté dont nous jouissons au sein de nos montagnes. Cette pépinière de jeunes héros, dont je suis entouré, vassale noblement soumise au trône, n'est pas faite pour respecter, comme elle paroît le faire, en silence, les ordres capricieux & cruels qui en émanent tous les jours. Tout en élevant au ciel les belles actions qui ont honoré la jeunesse d'Alphonse, je les entendois blâmer hautement dans le cours des années qui viennent de s'écouler, l'attachement du roi pour la Juive. Ils se taisent aujourd'hui. Je ne saurois les soupçonner d'un sentiment de crainte. Je les vois occupés de leur vengeance. Elle attentera sur Rachel, irritera le roi, & je crains jusqu'au réveil des vertus dans notre monarque. Sa valeur pourroit lui devenir fatale à lui-même.

Aidez - moi à surveiller ce qui se

passé. J'usurai de ce qui me reste de considération pour prévenir les violences. Allez à Tolède ; rien ne peut vous rendre suspect à ses habitans : vous avez vos entrées au palais. Promenez-vous dans la ville ; consultez les regards , si les bouches se taisent , & voyez si vous ne démêlez ni agitation ni inquiétude. Je vous attendrai tranquillement ici , où je suis à l'abri de toute surprise.

Vaudelos acquiesce à la proposition de Garcias , & part à l'instant pour Tolède. Un billet qu'il venoit de recevoir l'engageoit à se trouver à une assemblée de congrégation chez les dominicains. Souvent on lui en adreffoit de pareils. Il s'agissoit pour l'ordinaire , dans les délibérations d'une compagnie de cette nature , de pourvoir aux embellissemens , ou aux réparations d'une chapelle , ou de venir

au secours de quelque congréganiste nécessaire. L'invitation ne réveilla point d'autre idée.

Tandis que Fernand se repose & que Vaudelos est en marche, tout se prépare à Tolède pour l'expédition préméditée. On étoit prévenu qu'Alphonse devoit s'écarter pour prendre le plaisir de la chasse; c'est le moment qu'on devoit saisir pour massacrer Rachel, Ruben & les Hébreux. Dès que le soleil paroît, un premier coup de cloche, parti du clocher de la cathédrale, avertit qu'on prépare les équipages du roi. D'autres clochers répètent ce signal. Bientôt un second signal avertit que le roi monte à cheval. Enfin un troisième & dernier, que lui & sa garde sont absolument hors de la vue.

On étoit rassemblé dans les églises pour le service divin. Tout-à-coup les portes en sont fermées. Dans cha-

cune d'elles un religieux monte en chaire. Braves Tolédans , dit-il à l'assemblée , aujourd'hui l'affujettissement de votre bon roi Alphonse & le malheur de la Castille vont cesser. La noblesse du royaume s'est rassemblée ici pour vous venger de l'odieuse Rachel , & vous affranchir du ioug des Hébreux. Regardez , vous verrez dans le chœur , sous des habits pareils aux nôtres , les respectables chefs qui doivent vous commander ; on va vous donner des armes. Tout ce qu'il y a de Chrétiens à Tolède les prennent dans ce moment-ci. Marchez avec assurance ; vous allez combattre , s'il le faut , pour votre roi , votre honneur , votre liberté , votre patrie , & pour Dieu , enfin , puisque vous allez détruire les œuvres de l'enfer.

Pendant que le prédicateur faisoit cette courte exhortation , on appor-

toit du fond de la sacristie devant l'autel des faisceaux d'armes, un célébrant les bénissoit, & une foule d'accolites les distribuoit dans tous les rangs formés dans l'église. Les chefs laissant voir leurs gantelets, armés d'un bâton de commandement, mettoient de l'ordre dans les rangs, assembloient les compagnies, avec cette intelligence flegmatique qui, dans sa lenteur apparente, établit promptement la règle. Bientôt on voit des bataillons en état de marcher; les bannières vont lui servir de drapeaux.

A peine les corps sont en règle, qu'un signal les avertit de se mettre en mouvement. Les troupes, qui doivent s'emparer des avenues de Tolède, sortent des églises les plus voisines de ses portes. Le reste marche vers le palais flegmatiquement & en silence, comme il avoit pris les armes.

La première des troupes, sortant de la cathédrale, arrive en un moment aux portes du palais. Déjà les conspirateurs en étoient les maîtres. Une trentaine d'entre les plus déterminés, sous un habit qui n'étoit point suspect, en avoient surpris & désarmé la garde. Ils s'étoient emparés des armes qui étoient aux faisceaux. Dans tous les cas la garde Castillanne, en voyant à quels ennemis elle avoit à faire, eut fait peu de résistance; mais Pétrangère, désarmée & surprise, ne fut pas en état d'en faire. En une demie heure de temps, douze mille hommes armés environnèrent l'enceinte du palais, & il ne demeure à Rachel pour toute protection que quelques portes, que des Juives tremblantes ont barricadées sur elles.

Vaudelos a vu le commencement des mouvemens. Il retourne à Fernand
au

au grand galop de sa monture. Fernand part comme un éclair , & vient se précipiter au milieu des bataillons.

Cependant au premier bruit qu'a-voit occasionné le défarmement de la garde, Rachel entendant parler d'émeute, ordonne à Manrique de faire avertir Alphonse, & d'aller lui-même donner ordre aux troupes cantonnées dans les environs de Tolède de marcher; Manrique part, comme s'il devoit obéir. Elle dit à ses femmes de porter ses effets dans la tour, où elle pensoit trouver un asyle jusqu'au retour d'Alphonse, & des troupes dont elle attendoit le secours; mais quatre de ces religieux, armés de toutes pièces, ayant prévu son dessein, en gardent les portes.

Alors la Juive voit son danger; elle parcourt le palais, & ne rencontre

que des visages effrayés , hommes , femmes , tout l'évite : tout l'abandonne. Elle est seule. Oh , solitude affreuse ! s'écrie-t-elle , effrayant vestibule de la mort ! j'interprète ton silence ; il me présume la foudre dont je vais être écrasée. Ah ! pût-elle tomber du ciel sur moi , & me dérober à l'ignominie de périr sous les coups de ces odieux Castillans ! En finissant cette apostrophe , elle aperçoit Ruben pâle , tremblant , défiguré. Te voilà , oiseau de fatal augure ! l'impuissance , le crime & l'assassinat sont dans tes horribles regards , la rage effrayée tremble sous tes lèvres. Ne m'approche pas , monstre ; tu es plus affreux que le remords.

Cesse de me provoquer , méchante femme , dit Ruben , tes forfaits & les miens sont sur moi & m'accablent. Le glaive est sur ma tête , l'enfer est

sous mes pieds... Tombes-y, scé-
lérat, abîme-toi, dit Rachel; tu m'es
plus odieux que celui qui vient pour
me donner la mort.

C'étoit le vertueux Fernand qui ve-
noit à elle pour entreprendre de la
dérober à la fureur du peuple. Ma-
dame, lui dit-il, le temps presse; vous
n'avez pas de secours à attendre du roi,
il ignore votre péril; tous les passages
pour venir à vous sont gardés. Inf-
ruit, ce matin, mais trop tard, du
soulèvement, je n'ai pu m'y opposer,
& les esprits sont trop aigris contre
vous pour que je me flatte de les gou-
verner. Votre mort est jurée, hâtez-
vous, suivez-moi; il est un souterrain
qui communique de ce palais au dehors
de la ville, on ne s'est point emparé
de l'issue; je la connois; je vous ser-
virai de guide, & fais où vous cacher
jusqu'au moment où je puisse vous

conduire moi-même en lieu de sûreté :
abandonnez-vous à ma foi.

Qu'entends-je ? reprit Rachel , est-ce un piège de plus que l'on me tend , quand les filets de la mort m'environnent ? Veut-on se soustraire au ressentiment d'Alphonse , en me faisant mourir dans des tourmens obscurs au fond d'un souterrain ? O affreuse inimitié , veux-tu m'ôter jusqu'à l'espoir d'être vengée ? A quel soupçon vous livrez - vous , Madame ? dit Fernand. Garcias qui s'éloigna de toutes les grâces de la cour , parce qu'elles venoient de vous , auroit l'ame assez basse ! J'ai tort , reprit Rachel ; c'est ta farouche vertu qui vient ici pour me sauver ; elle m'effraie plus que la mort. Va rejoindre tes complices , si le courage te manque pour couronner ici le crime , il m'en reste assez pour refuser la vie , dès que je

dois t'en être redevable. En finissant ces paroles, elle s'éloigne de Fernand, qui demeure confterné de ne pouvoir dérober une femme à la fin défastreuse dont elle est menacée, sauver aux Castillans le crime & la honte d'un assassinat, & d'avoir attenté sur les jours de la favorite de leur monarque.

Rachel, parcourant les salles du palais, comme égarée, parvient à celle du trône. Le scélérat Ruben, couché sous une banquette, la face contre terre, essayoit de s'y dérober aux yeux. Les bruits menaçans se faisoient entendre de tous côtés. Meure, meure Rachel, & périssent les Israélites! crioient des gens qu'on entendoit courir à grands pas dans tous les appartemens.

La mort, dit la Juive, est donc inévitable? rendons-la décente pour moi, & dangereuse pour mes enne-

mis. Forçons-les à fouiller le trône, & que la foudre en parte pour me venger. Après cette apostrophe, elle s'arrange & s'attache sur ce siège, où le crime & l'audace l'avoient fait s'asseoir pour le malheur des peuples. Elle y demeure immobile; elle appelle à son secours l'insensibilité. Cependant la foule empressée, qui la cherche pour l'immoler, arrive, précédée par les mêmes cris menaçans. Meure! meure Rachel! On l'entoure, & cent poignards s'élèvent; aucun ne frappe. L'horreur de se baigner dans le sang d'une femme, même coupable, s'est emparée de tous les Castillans. Alvare Fanés survient, & les surprend dans cette attitude. Les momens lui sont précieux; il ne veut point que le crime échappe au chatiment devenu nécessaire; mais il respecte trop ses concitoyens pour le leur commander.

Il apperçoit Ruben, couché par terre, rendu immobile par la terreur; lève-toi, malheureux! lui dit-il, tu trembles pour ton odieuse vie; tu as un moyen de la sauver; prends ce poignard, perce le cœur de ton indigne complice, ou dans ce moment je te fais vomir ton ame sacrilège.

Ruben prend le poignard, l'œil égaré, il s'approche de Rachel. Ciel! dit-elle, en le voyant venir; ta vengeance est affreuse; mais elle est juste. Elle dit, & la main forcenée du scélérat lui plonge, à plusieurs reprises, le poignard dans le cœur; elle expire. Elle avoit au col ce même portrait qu'Alphonse enleva à Manrique pour le donner au rabin; il n'y tenoit que par un fil de perles. Le sang sortant avec abondance le fouilloit, Alvare veut sauver cette effigie de ce sanglant déluge, & l'arrache. Il rendoit, sans

le savoir, un important service à son souverain. On doit bientôt en acquérir la preuve.

Fernand de Castro n'ayant pu dérober la Juive à sa destinée, étoit couru au-devant d'Alphonse, auprès duquel Manrique s'étoit déjà rendu. Ce prince entre en fureur, en apprenant le danger de Rachel. Il rassemble sa garde, & , emporté par une espèce de rage, abusant de la vigueur de son cheval, il se précipite en avant de sa suite vers Tolède. Le seul Fernand peut le suivre. Tout-à-coup celui-ci s'aperçoit que son souverain chancelle; il accourt, & le reçoit dans ses bras, lorsqu'il étoit prêt à tomber de sa monture; heureusement le cheval s'étoit arrêté. Une foiblesse soudaine avoit saisi le monarque. Le sujet affectionné, ne pouvant lui donner d'autres secours, cherche à lui faciliter le

retour de la respiration , en dégageant la poitrine des vêtemens dont elle est couverte. En la mettant à nud , il découvre qu'elle est chargée du portrait de l'odieuse Juive ; il l'arrache , & le jette avec dédain dans une mare bourbeuse , formée par l'assemblage des eaux de la pluie.

Qui êtes-vous ? dit le prince ; est-ce vous par qui je viens d'être foulagé d'un poids insupportable ? J'avois sur l'estomac un abominable fardeau ; où suis-je ? Dans les bras de votre fidelle sujet , Fernand de Castro Quoi ! c'est vous , mon estimable ami ? Mais d'où viens-je ? où allois-je ? Il me semble que je sors d'un songe. Ne rêvé-je pas encore ? Pourquoi sommes-nous seuls ici ? Pourquoi suis-je à terre ?

Vous revenez de la chasse, sire ; vous avez trop poussé votre cheval , votre

cortège n'a pas pu vous suivre. Vous veniez pour rétablir le calme à Tolède ; le peuple, attroupé, vouloit enlever Rachel de votre palais.... Oui, je me le rappelle ; Manrique m'étoit venu dire la même chose & vous aussi. Depuis, il m'est arrivé quelque chose de bien extraordinaire, dont il m'est impossible de vous rendre compte ; mais, poursuivit le monarque en se levant, cet accident ne peut avoir rien d'allarmant. Je me sens bien, & beaucoup mieux que je ne me sois senti depuis longtemps. Remontons à cheval ; le trouble qui est dans Tolède me donne de l'inquiétude ; je me répens, mon cher Fernand, de n'en avoir pas renvoyé la cause sur votre premier avis. Je veux attendre ici ma garde, précédez-moi ; prenez mon anneau, agissez en mon nom. Je ne rentrerai pas dans la ville que Rachel & tous les Juifs n'en

soient bannis, & je ratifierai tout ce que vous aurez jugé à propos de faire pour tranquilliser ma nation : mais si Rachel est morte ? sire, dit Garcias : mes sujets auront pu vouloir sa mort, mais aucun ne se fera chargé du crime, répond Alphonse ; pressez-vous, mon cher Fernand ; mon peuple est dans l'agitation, peut-être dans la crainte ; je ne respirerai point que la tranquillité ne soit rétablie dans Tolède & dans toutes les dépendances de la Castille.

Quel fut l'étonnement de Garcias, au changement subit qu'il apperçoit dans les dispositions, les sentimens, les affections de son roi ! Le vertueux gentilhomme croit y démêler un coup du ciel, il en rend intérieurement grâces, de toute la chaleur de son ame. Muni de l'anneau il entre dans Tolède, & annonce au peuple qui l'entourne, avec inquiétude, les intentions d'Al-

phonse. Le bruit s'en répand dans tous les quartiers , on jette au loin les armes, on se précipite en foule pour aller au-devant de lui; il apperçoit d'une hauteur sur laquelle il s'est arrêté, le clergé couvert de ses ornemens, une foule mêlée de femmes, d'enfans, qui lèvent les mains vers le ciel. Son ame s'émeut à la vue de ce tableau attendrissant; voyez, disoit-il à Manrique, cette chère nation, dont une folie inconcevable pour moi-même m'a fait braver les inquiétudes & aigrir les peines pendant sept ans; comment ai-je pu m'oublier à ce point? Comment, vous qui m'aimez, n'avez-vous pas essayé de m'éclairer? Comment ne sommes-nous pas, vous & moi, bourellés de remords?

Comme ils approchoient du palais, au milieu d'une foule empressée & animée par les transports de la joie la

plus vive, Fernand vient au-devant d'Alphonse, lui apprend la mort de Rachel, en désignant la main dont étoit parti le coup : la terre couvre déjà tout ce qui reste du malheureux objet de sa foiblesse.

Oui, lui répond Alphonse, l'objet a disparu; la honte des foiblesse me reste.

La Castille, oh mon roi ! dit Alvare Fanés qui se trouvoit présent, ne s'en ressouviendra que pour vous plaindre, & bénir Dieu de lui avoir rendu son roi délivré des pièges de l'enfer; un des moyens employés contre vous a été remis par moi à l'archevêque, il en a fait examiner les caractères, déguisés sous une enveloppe, par un Juif converti, & ce qu'on n'avoit fait que soupçonner vient de devenir authentique. Le Talisman qui correspondoit à celui-là a été plongé par Fernand Gar-

cias dans la fange d'un borbier infect.

Venez remplir sans trouble , comme sans remords , les nobles fonctions qui vous attendent ; pacifié par votre présence , votre peuple sera heureux de votre seul retour à lui.

Alphonse se ranime au discours d'Alvare ; il est un trait qui l'éclaire sur le commencement , les suites & la fin de sa cruelle aventure ; il lui devient possible de soutenir les regards de son peuple , & de se laisser aller aux témoignages de l'enthousiasme dont il le voit transporté. Cependant il n'est pas entièrement disculpé à ses propres regards ; il se retourne vers Manrique : je me sens , lui dit-il , rappeler à la vertu avec une joie indicible , mais je m'en étois écarté par ma faute , quand vous me parlâtes des merveilles de l'Hébreu , au lieu de me défier de mon ignorance , & de me laisser gouverner ensuite par

une vaine curiosité. Je devois faire mettre au cachot l'Hébreu qui vous avoit séduit. Nous fûmes deux coupables, & dans ma place je le fus plus que vous ; il faut que je vous pardonne, pour que je puisse me faire grâce à moi-même ; quant au scélérat dont nous avons été la dupe, s'il a pu échapper à la mort par le crime, allez le faire précipiter dans un cachot ; il ne faut point qu'il puisse répandre sur la terre de nouveaux poisons.

Vous, mon ami Garcias, dit le roi, en se retournant du côté de Fernand, partez pour Oreïa, portez mes regrets sur ma conduite aux pieds de la vertueuse Ermengère, mon épouse: qu'elle vienne reprendre à sa cour une place dont mes égaremens l'avoient bannie.

Alphonse survécut trente-deux ans à cette malheureuse aventure ; il reprit toute son activité, toutes ses vertus.

232 R A C H E L , &c.

Devenu le défenseur de l'Espagne contre les attaques intérieures des Maures du continent, & les descentes de ceux qu'y faisoient passer les souverains d'Afrique, il fut reconnu empereur par tous les rois ses voisins; & c'est lui qu'on voit désigné dans l'histoire sous le nom d'Alphonse Raymond, empereur des Espagnes.

F I N.

T A B L E
D E S M A T I È R E S

Du Tome septième.

<i>Le Fou de Bagdad, ou les Géans, Conte</i>	
Anti-diluvien.	page 5
<i>Le procès de Vulcain, conte.</i>	18
<i>Le bon & le méchant homme, conte.</i>	22
<i>Avertissement sur la guerre de Genève.</i>	29
<i>La guerre de Genève, chant VII.</i>	33
<i>La Voltériade, poëme.</i>	42
<i>Argumens des sept chants de la Voltériade.</i>	45
<i>La nouvelle Rameïde, poëme.</i>	87
<i>Le Roi de Foule-Pointe, nouvelle africaine.</i>	117
<i>Rachel ou la belle Juive, nouvelle histo-</i>	
<i>rique espagnole.</i>	153

Fin de la Table du dernier volume.

A V I S.

Le Relieur aura soin de placer au quatrième volume le carton qui a été imprimé séparément.

510177

